

**REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR
ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE**

**UNIVERSITE MOHAMED KHIDER-BISKRA
FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES**

**DEPARTEMENT DES LETTRES ET DES LANGUES ETRANGERES
FILIERE DE FRANÇAIS**



**MEMOIRE ELABORE EN VUE DE L'OBTENTION
DU DIPLOME DE MASTER**

**OPTION : LANGUES, LITTERATURES ET CULTURES
D'EXPRESSIONS FRANÇAISES**

**L'IMMIGRATION ET L'AVENTURE IDENTITAIRE DANS
LA TERRE ET LE SANG DE MOULOU FERAOUN**

Dirigé par :
M. GUERROUF Ghazali

Présenté et soutenu par:
M. MEZGHICHE Khaled

ANNEE UNIVERSITAIRE 2014 /2015

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	05
CHAPITRE I: IMMIGRATION, IDENTITE ET NOTIONS DE BASES.	09
I.1. Présentation de l'auteur et du corpus	10
I.1.1. Présentation de l'auteur.....	10
I.1.2. Présentation du corpus	11
I.2. L'immigration algérienne en France et l'identité. Origines et concepts ...	13
I.3. L'altérité et le passage entre l'identité individuelle et identité sociale	18
I.4. Le rapport entre identité et altérité.....	22
I.5. La sociocritique	23
CHAPITRE II : LA SOCIETE DU TEXTE, ENTRE ETUDE SOCIOCRIQUE ET PSYCHANALYTIQUE.....	30
II.1. L'organisation sociale	32
II.2. L'organisation politique	47
II.2.1. L'administration coloniale.....	47
II.2.2. L'organisation politique et administrative du village	49
II.3. Les discours sociaux.....	51
II.3.1 Le discours sur l'immigration	52
II.3.2 Le discours sur la religion	55
II.4. Les sociogrammes	58
II.4.1. Le sociogramme de la pauvreté.....	58
II.4.2. Le sociogramme de l'immigré	60
II.5. L'aventure identitaire ou la grande désillusion	63
CONCLUSION	67
Références bibliographiques.....	70

DEDICACES

Je dédié ce travail d'abord à la mémoire de mon père

A ma très chère mère qui m'a toujours conseillée et

Encouragée

A mes frères et mes sœurs

.

A mes camarades et collègues

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à adresser mes sincères remerciements à mon encadreur :

M.GUERROUF Ghazali pour son soutien, ses encouragements et surtout son savoir qu'il m'a accordé le long du travail, ainsi pour sa disponibilité.

Mes remerciements sont aussi adressés à tous mes enseignants qui nous n'ont jamais épargné de leurs savoir et leurs bonté surtout :

M. HAMOUDA Mounir, Mme GUETTAFI Sihem, Mme DJEROU Dounia et à tous mes collègues au travail et à mes camarades de la promotion.

MERCI.

INTRODUCTION

Depuis sa naissance, la littérature maghrébine d'expression française n'a cessé d'être la plateforme de divers débats littéraires, culturels voire même politiques ; ni sa naissance prématurée dans des conditions conflictuelles, ni son public minime l'ont épargné d'être la cible préférée de maintes critiques, que celles-ci soient internes (critique de la part des lecteurs autochtones) ou externes (critiquée par le système colonial). D'une part, elle est accusée de représenter la culture et l'idéologie de l'empire colonial à l'image de sa langue d'écriture, et d'autre part, elle n'aura jamais eu le privilège d'être nommée littérature du fait qu'elle est le produit de ceux appelés indigènes.

De telles circonstances ont donné naissance à une génération d'écrivains assimilés et fascinés par la culture et la langue française à cause d'une mise à l'écart de leur langue maternelle (arabe ou amazighe) dans une société occidentalisée. Ils ont été ainsi entre le marteau de leurs origines musulmanes, et l'enclume de leur culture acquise dans une société quasi européenne, ce qui a rendu la dite littérature un véritable « *champ de dialogisme culturel* »¹.

Tout cela n'a, en effet, que donné davantage de matière à cette littérature autochtone pour décrire la société et ses problèmes qui, dans leur majorité, sont liés au système colonial. A l'image de Mouloud Maamri, Mohamed Dib, Kateb Yacine, Malek Haddad, Mouloud Feraoun et d'autres, une pluralité d'auteurs qui n'a malheureusement, pas donné accès dans leurs écrits à une pluralité de thème, ces derniers ont été presque similaires entre la majorité des écrivains qui décrivaient la vie sociale et les coutumes des autochtones, leurs rites, les paysages...

Toutefois, quelques auteurs ont eu le courage d'aborder d'autres thèmes à l'image de celui de l'immigration, qui a connu ses premiers essais à travers les romans de Mouloud Feraoun en l'occurrence « *les chemins qui montent* » et « *la terre et le sang* » ce dernier constituera le corpus de notre travail de recherche.

¹BOUDERBALA, Djamel cité par : GUERROUF, Ghazali, *L'interculturalité dans La terre et le sang et Les chemins qui montent de Mouloud Feraoun hégémonie ou assimilation*, mémoire de Magistère, université Mohamed Khider, Biskra, 2010, p. 05.

Peu abordé en littérature jusqu'à nos jours, le thème de l'immigration est un thème majeur du fait qu'il touche toute une population qui a choisi, pour une raison ou pour une autre, de s'exiler loin de son pays natal.

Ceci étant, nous avons basé notre étude sur un thème que nous estimons significatif pour notre objectif qui n'est que celui de tenter d'étudier les avantages et les inconvénients du processus migratoire sur l'individu «émigré» ainsi que sur sa société.

Le corpus sur lequel nous baserons notre recherche est « *la terre et le sang* »(1953), le deuxième roman de Mouloud Feraoun.

Nous orienterons notre travail vers l'étude du corpus où se manifeste le phénomène de l'immigration ainsi que la notion d'identité pour plusieurs raisons :

D'abord ce roman semble répondre parfaitement à nos besoins de recherche portant sur le thème de l'immigration et le problème identitaire lié à ce thème, ensuite, une étude d'un thème récent comme celui de l'immigration nous permet de dévoiler les principales caractéristiques d'une littérature abordant ce thème, enfin, une étude pareille contribuera aussi à décrypter une pratique sociale jugée comme péché, surtout durant l'époque coloniale et à aborder un grand problème vécu par la société algérienne , celui de la perte d'identité à travers l'aventure migratoire

Confrontés à ces idées, notre problématique sera la suivante : Une longue période d'immigration serait-elle un facteur de perte identitaire ou un long chemin vers sa construction ?

Pour répondre à cette problématique, les hypothèses suivantes nous semblent les mieux convenables à notre étude à savoir le processus d'immigration permettrait de transmettre un nouveau savoir de civisme aux sociétés des pays colonisés et contribuerait à la conservation de leur identité.

L'enfermement sur soi serait un champ fertile pour la naissance de mœurs et de coutumes favorisant son autodestruction.

Dans notre étude, nous nous opterons pour la méthode analytique dans le but d'examiner la structure de la thématique de l'immigration comme un phénomène complexe qui se concrétise dans le contenu de notre corpus, et nous ferons appel à l'approche psychanalytique de Freud pour essayer de comprendre les attitudes flous du protagoniste à partir de sa psychologie, ainsi la psychocritique de Claude Duchet pour mieux connaître la composition de la société citée dans le corpus, en décortiquant les liens existant entre ses membres.

Pour tenter de trouver réponse à nos questions et à notre problématique, notre travail sera structuré en deux chapitres :

Le premier chapitre sera consacré à la présentation de l'auteur et du corpus sur lequel nous allons travailler ainsi qu'à quelques notions historiques et théoriques telle l'histoire de l'immigration algérienne en France, l'identité, l'altérité et la relation entre ces deux concepts et enfin les approches adoptées durant l'analyse des données de notre étude.

Dans le deuxième chapitre, et après avoir fait un passage descriptif sur la société citée dans le texte à travers une analyse psychocritique, nous parlerons de l'influence de l'immigration sur les notions identitaires dans cette société à travers les comportements du protagoniste Amer, nous essaierons ainsi de faire recours aux principes de la psychanalyse de Freud, afin de justifier quelques troubles identitaires et comportements ambigües de sa part.

A la lumière de la forte présence du système coloniale dans la société algérienne et ses efforts fournis pour ruiner tout indice d'une identité algérienne ou musulmane, il est difficile de préserver son identité sans être sous les effets de plusieurs processus visant cette identité à l'image de l'acculturation/ déculturation et l'assimilation.

PREMIER CHAPITRE :

IMMIGRATION, IDENTITE ET NOTIONS DE BASES

Le présent chapitre va être une prise de vue générale sur le phénomène de l'immigration algérienne en France et ses différents concepts dont celui de l'identité, leurs définitions et leurs entremêlements en littérature. Ainsi un aperçut sur l'approche sociocritique de Claude Duchet, mais avant d'aborder toutes ces notions, on va commencer notre chapitre par une présentation du corpus ainsi de l'auteur.

I.1.PRESENTATION DE L'AUTEUR ET DU CORPUS

I.1.1. PRESENTATION DE L'AUTEUR

L'un des plus connus parmi les écrivains maghrébins de langue française, Mouloud Feraoun est né le 08 mars 1913 à Tizi Hibel, dans les régions des Ath Douala, sur les auteurs de la Kabylie. Le vrai nom de sa famille était Aït Chabane. Issu d'une famille paysanne très pauvre. Son père, qui mourut en 1958, avait dû émigrer en France pour assurer de quoi nourrir des siens « *il avait travaillé à Gafsa, Bône, Constantine et était parti en France en 1910* »¹. Mouloud, comme tous les jeunes de son époque était berger pendant son enfance. A sept ans, il entre à l'école de Touarirt-Moussa où il passe toute la période primaire. Il rejoint par la suite le collège de Tizi-Ouzou grâce à une bourse, pour s'inscrire en 1932 à l'École Normale de Bouzeréah à Alger. C'est là où il fera la connaissance d'Emmanuel Roblès, son principal initiateur à l'écriture. Il devient instituteur dans son village natal en 1935. Il occupera quelques années plus tard le poste de directeur de l'école du Clo Salembier et finira par être nommé Inspecteur des centres sociaux à Alger. Il fut sauvagement assassiné par un commando de l'Organisation de l'Armée Secrète (OAS) en compagnie de cinq de ses collègues le 15 mars 1962, quelques jours juste avant la signature des Accords de cesser le feu.

Une mort tragique, mais qui n'a pu empêcher Feraoun de laisser une impressionnante production romanesque qui est aujourd'hui une référence dans le genre et l'objet d'études multiples. Il décrit l'homme en tant que soubassement de la constitution sociale

¹ DEJEUX, Jean, *littérature maghrébine de langue française*, Naaman, Québec, 1980, p.115.

de toute civilisation. C'est pourquoi, Feraoun aujourd'hui est un repère romanesque, non seulement en littérature maghrébine de langue française, mais dans toute la littérature mondiale dans le monde. Il publia en 1950 son premier roman *Le Fils du pauvre* qui a obtenu le Prix de la ville d'Alger, attribué pour la première fois à un musulman. En 1953, il publia son second intitulé *La Terre et le sang*. Une année plus tard, vint le jour *Jours de Kabylie* : un ensemble de tableaux présentant des scènes de la vie des villages kabyles. En 1957, il fit paraître *Les Chemins qui montent*, son troisième roman qui constitue en quelque sorte une suite à *La terre et le sang*. Sa production en poésie n'était pas assez remarquable car il n'a qu'un seul recueil de poème publié sous le nom de *Les Poèmes de Si Mohand* fut publié en 1960, pour rendre hommage et mettre le point sur la vie de ce grand poète kabyle. Feraoun a aussi écrit des chroniques et des notes pendant la Guerre de Libération qu'il avait intitulées *Journal* et qui furent éditées en 1962 après son décès tragique. Trois autres de ses ouvrages ont paru à titre posthume. D'abord, *les Lettres* qu'il avait écrites à ses amis entre 1949 et 1962 furent publiées en 1969 sous le titre : *Lettres à ses amis*. Ensuite un roman inachevé sous le nom de *L'anniversaire* parut en 1972. Enfin son dernier roman *La Cité des roses* fut publié à titre posthume en 2006.

I.1.2. PRESENTATION DU CORPUS

Suite à quelques essais jugés ethnographiques et parut juste après *Le Fils du pauvre*, *La terre et le sang* a obtenu le Prix Populiste en 1953 et a été traduit en plusieurs langues. Il est connu surtout du fait qu'il est le plus dense de la trilogie Feraounienne. Cette œuvre romanesque englobe des thèmes majeurs tels que l'organisation socio-économique de la société kabyle d'entre-deux-guerres, l'émigration, le mariage mixte et la persistance d'une culture locale face au processus d'assimilation et d'acculturation auxquels la région a été soumise.

La Terre et le sang est autant romanesque qu'ethnographique, sa trame narrative dépeint dans le flux et dans les moindres détails les structures parentales, l'organisation foncière, le mode de production agricole, les traditions, les mœurs, les coutumes, les croyances et les superstitions de la société kabyle. Une tâche parfaitement

accomplie par un écrivain comme Mouloud Feraoun car, avant d'être l'auteur kabyle, il était ce villageois connaissant autant que les siens son mode de vie, il était aussi l'instituteur normalien qui ne perçoit évidemment pas le monde comme les villageois illettrés, mais comme un intellectuel. Un privilège qui lui a permis de produire de tels chefs-d'œuvre. Aussi déclare-t-il dans une interview accordée à Maurice Monnoyer en 1953 « *l'idée m'est venue que je pourrais essayer de traduire l'âme kabyle, d'être un témoin.[...]Je suis de souche authentiquement kabyle. [...] Il est bon que l'on sache que les kabyles sont des hommes comme les autres. Et je crois [...] que je suis bien placé pour le dire* »².

L'histoire relate la vie du jeune Amer-ou- Kaci qui s'est émigré en France comme la plupart des jeunes kabyles de sa génération, il s'est embauché comme travailleur dans une mine du nord où il tue accidentellement son oncle Rabah, l'amant présumé d'Yvonne, la patronne d'hôtel et la femme d'André, le polonais, ce dernier est soupçonné d'avoir dressé le piège de la drame de Rabah où Amer était involontairement impliqué, André doute d'une relation entre Rabah et sa femme Yvonne.

Amer, en pleins tempête psychique décida ainsi de quitter les siens pour vagabonder partout en France où il s'est fut capturé par les forces nazis allemande, il passa ainsi cinq ans en prison. Par la suite, il retourna à Paris où il tomba amoureux à Marie la fille illégitime de son oncle défunt. Après quinze années en France, le couple décida, soudainement, de rentrer au pays natal. Là aussi où Amer, sous déséquilibre morale et psychique, était l'auteur d'une nouvelle tragédie nommée Chabha, la femme de Slimane, le frère de Rabah, Amer mène une relation adultère avec elle qu'elle lui coûte sa vie ainsi la vie de son tueur Slimane.

Ce roman porte magnifiquement son titre: *La terre et le sang* sont deux éléments primordiaux pour la vie de chaque paysan kabyle. Ils constituent le ciment foncier fort pour une parfaite cohésion sociale. Les Kabyles sacralisent la terre qui est, à leurs yeux,

²Cité par DEJEUX, Jean, *littérature maghrébine de langue française*, Naaman, Québec, 1980, p.119.

un bien que l'on transmet de génération en génération: les couples doivent être fertiles pour assurer la relève et conserver cet héritage de valeur inestimable. La terre connote, par conséquent, la mère, la nourricière, les racines, la mémoire, la carte d'identité de chacun de ses enfants. Le sang représente, quant à lui, les origines, les racines, les ancêtres, les aïeux, l'appartenance à un groupe. Il est aussi symbole d'honneur et par là de vengeance.

La terre et le sang met également en scène l'honneur tribal de différentes familles et kharoubas: chacune défend son nom, ses ancêtres, son histoire. Feraoun nous fait découvrir avec chaleur les coutumes de sa Kabylie natale. Il met aussi en relief les difficultés que rencontrent les migrants nord- africains dans les mines françaises lorsqu'ils retournent chez eux. En somme la thématique principale de ce chef d'œuvre feraounien reste la défense de la société kabyle, mais aussi la critique de ses traditions vieilles et autoritaires face à une évolution des mœurs et d'esprit plus ouverte sur le monde moderne.

I.2. L'IMMIGRATION ALGERIENNE EN FRANCE ET L'IDENTITE. ORIGINES ET CONCEPTS

I.2.1. ORIGINES DE L'IMMIGRATION ALGERIENNE EN FRANCE

Il n'était guère question de la conquête coloniale en 1830, l'émigration algérienne date clairement avant cela. Par contre, L'Algérie devient une colonie de peuplement et une terre d'immigration attirant des centaines de milliers d'Européens (Français, Espagnols, Italiens...etc.).

La mise en place du système colonial sur ce territoire, administré en tant que départements français à partir de 1848, aggrave considérablement la situation des populations autochtones. La paupérisation - exacerbée en milieu rural, la très forte croissance démographique, la pression foncière (application des lois de la réputation dans le domaine de foncier agricole), les spoliations, le manque de ressources entraînent un double phénomène d'exode rural et d'émigration à la fin du XIX^e siècle.

Majoritairement Kabyles, ces hommes fournissent un apport de main-d'œuvre dans les villes et les exploitations agricoles du littoral méditerranéen de la métropole, avec comme premier point d'ancrage la ville de Marseille. Ils sont employés comme journaliers agricoles, terrassiers, colporteurs ou manœuvres. La Kabylie, région particulièrement pauvre est le principal réservoir de candidats à l'émigration. Un véritable projet migratoire est élaboré collectivement par la famille ou l'assemblée du village. Hommes seuls en métropole mais pas célibataires, ils sont bien souvent mariés par leurs familles avant leur départ, comme une façon de s'assurer leur retour au village. Leur salaire ne leur permet que de survivre en métropole, les sommes durement épargnées devant assurer la subsistance de leurs familles. Ces hommes jeunes et actifs sont désignés pour partir pour une durée prédéterminée, le plus souvent quelques mois, d'où la fréquence des rotations entre départements métropolitains et algériens (en moyenne tous les deux ans).

Une fois de retour, ils sont bien souvent relayés par d'autres jeunes hommes de leur village qui les remplacent dans leur logement et même sur leur poste de travail. Les travailleurs migrants d'Algérie composent un véritable noyau communautaire en métropole. Les hommes, sur la base de la famille élargie, du village ou de la région d'origine, se retrouvent et mettent en place un réseau de solidarité et de sociabilité facilitant l'accès à un toit, à un travail, les nouvelles du pays, le maintien de traditions culturelles ou religieuses.

La veille de la Première Guerre mondiale révèle l'implantation en métropole d'une véritable communauté algérienne. Mais du fait de leur statut spécifique, ni Français ni étrangers, le dénombrement n'est pas aisé. Lors du recensement de 1901, ils ne sont pas distingués des Français mais apparaît la mention de "travailleurs originaires d'Algérie". Ils restent bien loin derrière les migrants européens.

Selon Benjamin Stora, vers 1912, entre 4000 et 5000 Algériens sont employés en

France, particulièrement à Marseille, dans le Nord-Pas-de-Calais et en région parisienne³. Un certain nombre de colporteurs sont en réalité présents dès la fin du XIX^{ème} siècle, mais c'est la Première Guerre mondiale qui marque le premier afflux massif des Algériens: 78 000 d'entre eux sont recrutés pour les usines par le service de l'organisation du travail colonial, tandis que 173 000 sont mobilisés au front⁴. A peine l'armistice signé, le gouvernement tente de les renvoyer en Algérie mais une grande partie reste en métropole ou revient. Sous l'influence du lobby colonial qui craint de perdre sa main d'œuvre, plusieurs mesures de restriction de l'immigration sont adoptées en 1924⁵.

Le Front populaire libéralise la venue des Algériens, mais la porte se referme rapidement. L'immigration algérienne apparaît ainsi comme une migration « sous contrôle ». En 1937, on recense tout de même 82 000 « Nord-africains » en métropole, installés dans les principales régions industrielles et en particulier dans les quartiers ouvriers de Paris. Cette première période est présentée comme celle d'une migration « sur ordre »⁶, « communautaire », « solidaire »⁷, car déléguée par les familles ou les villages, et temporaire.

La fin de la Seconde Guerre mondiale marque un tournant décisif, économique et social à la fois. D'abord, l'émigration algérienne, et malgré une campagne de presse particulièrement virulente⁸ à son égard, connaîtra une dynamique spectaculaire depuis la fin des hostilités et sera la seule à coller de façon acceptable aux prévisions émises à son égard par les planificateurs des ressources potentielles en main-d'œuvre. Toute fois le mouvement migratoire des algériens en France peut se résumer dans le tableau suivant :

³STORA, Benjamin, *Ils venaient d'Algérie Ils venaient d'Algérie. L'immigration algérienne en France 1912-1992*, Fayard, Paris, 1992, pp. 13.14.

⁴Ibid., p. 14.

⁵Ibid., p. 17.

⁶ GILLETTE, Alain, SAYAD, Abdelmalek, *L'immigration algérienne en France*, Entente, Paris, 1984, p. 54.

⁷AGERON, Charles-Robert, « L'immigration Maghrébine en France : un survol historique Vingtième Siècle », *Revue d'histoire*, septembre 1985, n° 7, p. 67.

⁸ La presse française n'hésite pas à titrer et à développer des thèses présentant l'émigration algérienne comme un véritable péril pour la société française. Cf. Le Monde des 7 et 8 décembre 1948.

Besoins	1946 2 ^{ième} semestres	1947 années entières	Totale
Réduction des effectifs de l'armée	115	35	150
Migration Algérienne spontanée	15	85	100
Immigration individuelle	15	45	60
Immigration collective	20	250	270
Prolongation de la vie active	65	335	400
Totale	230	750	980

Tableau n° 01 : *Besoins et ressource de main-d'œuvre pour la fin 1947. (En milliers).*

- *Sources : 1^{er} rapport de la commission de la main-d'œuvre du Commissariat Général au Plan⁹.*

Sur le plan social, les Algériens reçoivent la citoyenneté française qui s'accompagne théoriquement d'une liberté totale de circulation¹⁰. La guerre de libération algérienne conduit de nombreux migrants à s'engager dans les rangs du Mouvement national algérien (MNA) puis du Front de libération nationale (FLN). Les immigrés algériens sont les principaux pourvoyeurs de fonds des maquis algériens. Malgré la répression métropolitaine, l'immigration connaît un fort développement, passant de 220 000 individus environ au recensement de 1954 à 350 000 en 1962. La décennie de la guerre est aussi celle qui voit débiter et s'accélérer l'émigration « familiale et permanente », « un tournant capital dans l'histoire de l'émigration »¹¹. Une enquête du ministère de la Santé publique et de la Population de 1952 évalue le nombre de familles installées en métropole à 3400¹². Mais on ne dispose guère de chiffres concernant le nombre de familles algériennes

⁹ BENAMRANE, Djilali, *L'émigration algérienne en France (passé, présent, devenir)*, Sned, Alger, 1983, p. 38.

¹⁰ L'ordonnance du 7 mars 1944 confère aux musulmans d'Algérie tous les droits et devoirs des Français, leur ouvre l'accès à tous les emplois militaires et civils. La loi du 20 septembre 1947, portant statut organique de l'Algérie, conforte les principes posés par l'ordonnance du 7 mars 1944 et reconnaît aux musulmans d'Algérie une libre-circulation.

¹¹ TEMIME, Émile, « La politique française à l'égard de la migration algérienne : le poids de la colonisation », *Le Mouvement social*, septembre 1999, n°188, p84.

¹² STORA, Benjamin, *Ils venaient d'Algérie*, Op. Cit., p. 97.

en métropole en 1962. Selon Abdelmalek Sayad, cette période est celle d'une perte de contrôle de la communauté villageoise sur les migrants, qui se dépayssent et adoptent un comportement « individualiste »¹³.

La période post-indépendance est traitée de façon plus superficielle et presque exclusivement du point de vue de l'histoire politique¹⁴.

Les migrations s'accélérent à partir de l'été 1962 du fait des difficultés économiques, conduisant à une révision des accords d'Évian signés à l'indépendance, dans un sens plus restrictif¹⁵. En 1968, l'INSEE¹⁶ recense cependant 550 000 Algériens en France, tandis que le ministère de l'Intérieur compte quant-à-lui 600 000 Algériens en 1965. Le grand tournant de la période est la suspension de l'émigration à l'initiative du gouvernement algérien en 1973, puis la fermeture de l'immigration de travail en 1974. La crise économique apparaît comme le principal motif de la remise en cause de cette immigration à vocation ouvrière.

Entre 1977 et 1981, la politique d'incitation au retour dans le pays d'origine mise en place par le gouvernement vise principalement la population algérienne. L'échec de cette politique marque la fin de « *l'illusion du provisoire* » ou encore du « *Mythe du retour* » : il apparaît clairement désormais que les migrants algériens ne repartiront pas¹⁷. Les historiens ne s'aventurent généralement guère au-delà de cette période.

L'immigration familiale n'est ainsi pas totalement ignorée des chercheurs mais apparaît comme un phénomène marginal. La présence des femmes et des familles est soulignée en tant qu'elle modifie la situation des hommes, mais la situation des familles elles-

¹³SAYAD, Abdelmalek, Op. Cit., pp. 65. 76.

¹⁴Dans l'ouvrage de Benjamin Stora, la période 1962-1992 est traitée en 40 pages, pour 260 pages consacrées à la période 1954-1962.

¹⁵STORA, Benjamin, *Ils venaient d'Algérie*, Op. Cit., pp. 399.400.

¹⁶ Institut national de la statistique et des études économiques.

¹⁷SAYAD, Abdelmalek, *L'immigration ou Les paradoxes de l'altérité: L'illusion du provisoire*, cité par Martinache Igor, disponible sur : <http://lectures.revues.org/15250>, consulté le : 02/01/2015.

mêmes est occultée. Ceci tient notamment à la façon dont l'immigration algérienne a été appréhendée par les sciences sociales.

I.3. L'ALTERITE ET LE PASSAGE ENTRE IDENTITE INDIVIDUELLE ET SOCIALE

Depuis son existence, l'être humain se pose toujours la même question : Qui suis-je ? Il s'interroge sur soi pour essayer de se connaître et de se comprendre. Ainsi, il est en perpétuelle quête de ce susnommé Identité.

Selon le Grand Robert¹⁸, l'identité est : *caractère de deux objets de pensée identique* Elle est donc un concept dont l'usage est à utiliser avec une grande précaution et qui demande beaucoup de réflexions avant d'être employé. Pour cela Lévi-Strauss nous recommande la définition suivante :

*« L'identité se réduit moins à la postuler ou à l'affirmer qu'à la refaire, la reconstruire, et [...] toute utilisation de la notion d'identité commence par une critique de cette notion »*¹⁹.

Depuis l'antique; l'identité est l'une des interrogations primordiales de la philosophie, elle est la base de plusieurs débats sociaux, littéraires voire même politiques.

Suivant la pensée aristotélicienne, l'identité d'un individu correspond à une essence, une évidence invariable et permanente, qui n'existe que par elle-même et qui ne nécessite rien d'autre pour exister.

Cette thèse a été mise en cause. A partir des temps modernes, et particulièrement depuis l'apparition des idées de Descartes et de Hum, en passant par Sartre, Lipiansky, Bergson, Husserl, Ricœur, etc. De nouvelles réflexions sont imposées, mais elles sont resté douteuses voire contradictoires dû à la nature instable des individus par le biais

¹⁸Le CD-ROM du Grand Robert, version électronique du GRAND ROBERT de la langue française, version 2.0, 2005.

¹⁹ LEVI-SRTAUSS, Claude, *L'Identité*, Puf, Paris, 1977. p. 58.

de leurs préoccupations et comportements dans les sociétés dont ils sont les acteurs.

Toutefois, Paul Ricœur a indiqué que « le débat sur l'identité a souvent été faussé par confusion de deux usages distincts du concept : l'identité comme mêmété et l'identité comme ipséité »²⁰, en soulignant que la première (identité comme mêmété) désigne l'identité-idem (l'identité des choses qui restent inchangées à travers le temps: la formule génétique, les empreintes...), tandis que l'identité ipse est analogue à l'identité narrative et pourvoit le personnage d'une identité dynamique en corrélation avec l'intrigue. Cette dernière catégorie signifiant pourquoi un individu est lui-même et non un autre.

Dans le même sens, il y a plusieurs types d'identité : identité individuelle (personnelle), sociale, religieuse, culturelle, collective etc. là encore le paradoxe apparent de l'identité collective a été lui aussi résolu, l'instauration de cette identité nécessite un double mouvement contradictoire mais seulement en apparence : d'un côté, analogie, fusion-ressemblance aux membres du groupe dont on appartient; de l'autre, dissemblance à ceux qui ne font pas partie à la communauté. Ces deux mouvements ne s'annulent nullement.

I.3.1. L'IDENTITE INDIVIDUELLE

Comme tout concept complexe, celui de l'identité d'une manière générale, et en particulier celle qu'on appelle individuelle reste insaisissable à chaque fois qu'on essaie de le définir. Johan Locke a été l'un des premiers à s'être penché sur cette problématique, il définit la personne comme un être pensant et intelligent, doté de raison et de réflexion, et qui peut être pris en compte.

Le philosophe établit une ressemblance entre l'identité personnelle et la *mêmété* c'est-à-dire le moyen à être le même à travers le temps. La conscience qu'une personne a d'elle-même est le facteur qui lui permet de se reconnaître comme identique à elle-

²⁰ RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990. p. 42.

même par filiation avec le passé, au présent et dans sa projection dans l'avenir.

En faisant appel au concept de la comparaison, une personne faite par une même conscience conservée est semblable à une identité individuelle faite par cette même conscience. Le sujet se compare à autrui afin de saisir les traits communs qui les rassemblent et les différences qui les séparent afin qu'il puisse se placer et s'apprécier suivant le consensus sociale environnant avoisinant.

L'identité individuelle c'est-à-dire; par quoi l'individu se répute comme unique et différent des autres, est caractérisé par des traits de son individualité qui lui sont attribuées par son milieu, par rapport à sa descendance familiale, nationale. Ces traits deviennent eux-même des produits culturels de la société dans laquelle l'individu naît et vit. La composante personnelle de l'identité entant que processus psychosociale, est comprise comme un ensemble structuré d'émotions, d'expériences et des souhaits rapportés tous à soi.

I.3.2. L'IDENTITE SOCIALE

Considérée souvent comme le miroir de l'identité individuelle et son champ de foisonnement, l'identité sociale, selon Lucy Baugent²¹ est l'ensemble des critères qui permettent une définition sociale de l'individu ou du groupe, c'est-à-dire qui permettent de le situer dans sa société. Par définition donc, l'identité consensuelle donnée par une grande partie des autres individus et groupe de la société. Mais cette identité sociale est connue du sujet qui généralement accepte et participe à cette définition.

Le nom et la représentation model associée dans une société à ce nom rassemblent la plupart des caractéristiques de cette identité sociale consensuelle. Sartre posait dans sa globalité le problème de l'identité sociale en plaçant l'individu dans un espace humain (élargie à l'ensemble des hommes) : « *je me situe, disait-il, comme Européen par rapport à des Asiatiques ou à des Nérés, comme vieillard par rapport à des jeunes gens,*

²¹BAUGNET, Lucy, *l'identité sociale*, Donod, Paris, 2001, pp. 67.96.

comme magistrat par rapport aux délinquants, comme bourgeois par rapport à des ouvriers»²².

En effet, l'identité sociale peut être considérée, dans une société, comme la somme de toutes ces relations d'inclusion ou d'exclusion par rapport à tous les groupes constitutifs de cette société.

Dans une société primaire, le répertoire des sous-groupes est relativement simple : les hommes, les femmes, les clans... ce découpage abstrait tend alors à faire de l'identité sociale une notion sociologique que seuls des spécialistes peuvent concevoir dans son intégralité.

1.3.3. L'ALTÉRITÉ

Du latin *alter*, autre. En philosophie, l'altérité est le caractère, la qualité de ce qui est autre. C'est aussi la reconnaissance de l'autre dans sa différence, qu'elle soit ethnique, sociale, culturelle ou religieuse. Le questionnement sur l'altérité conduit à s'interroger sur ce qui est autre (*alter*) que nous (*ego*), sur nos relations avec lui, sur les moyens de le connaître, sur la possibilité d'exister sans lui, s'il constitue une menace pour notre identité.

Dans le langage courant, l'altérité est l'acceptation de l'autre en tant qu'être différent et la reconnaissance de ses droits à être lui-même.

Selon Le Grand Robert, l'altérité est *le caractère de ce qui est autre*, elle est un concept philosophique qui est lié à la conscience de la relation aux autres considérés dans leur différence.

²² MEZOUED, Adlene, *La représentation des identités sociales dans le roman algérien d'expression française « étude comparative » le cas de « Myriem dans les palmes » de Mohamed ould cheikh et « N'zid » de Malika Mekkedem*, mémoire de master, université Mohammed khider, 2013, p. 39.

I.4. RAPPORT ENTRE IDENTITE ET ALTERITE

L'altérité est communément liée à l'identité, beaucoup de travaux montrent que l'altérité et la relation avec l'autre sont inséparables de l'identité, ce sont elles qui lui donnent son sens²³.

Ainsi, la question de l'altérité apparaît indissolublement liée à la notion de l'identité. Chacun n'existe que par rapport à l'autre, par opposition à l'autre. En effet, construire une identité, c'est affirmer une part de sa différence significative.

Opposé communément à « moi », Le terme « autrui » est composé de « autre », autre ce n'est pas moi. il est un autre que moi. Pour y avoir une communication entre cet « autre » et moi, il faut avoir quelque chose de commun qui garantisse cette communication. Il faut donc qu'il y ait un « même » et que ce « même » prédomine sur l'autre. Au-delà de toute différence, il y a en face de moi un être humain, de la même nature que moi et appartenant à la même condition. La nature promeut la différence ; dans ce cas, bagage génétique, éducation, culture, caractère, histoire, mais elle ne promeut le différent qu'à l'intérieur de l'identique ce qui inclus simultanément identité et altérité.

Cependant, dans son sens actuel, l'altérité peut être vue sous un autre angle, celui de l'opposition du sujet (je, moi) à un autre sujet, à un autre « je » mais qui se différencie de « moi ».

Or, la diversité des hommes entre eux est immense. La vraie question est de savoir en quoi les hommes participent d'une unité commune, face à la diversité qui caractérise chacun d'eux? Sartre écrivait dans ce sens :

S'il est impossible de trouver en chaque homme une essence universelle qui serait la nature humaine, il existe pourtant une universalité humaine de condition. Ce n'est pas par hasard que les penseurs d'aujourd'hui parlent plus volontiers de la condition de l'homme que de sa nature. Par condition ils

²³Erik Erikson, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Flammarion, Paris, 1972. P.49.

entendent avec plus ou moins de clarté l'ensemble des limites a priori qui esquissent sa situation fondamentale dans l'univers. Les situations historiques varient. [...] Ce qui ne varie pas, c'est la nécessité pour lui d'être dans le monde, d'y être au travail, d'y être au milieu d'autres et d'y être mortel...²⁴

Enfin, identité et altérité ne sont nullement séparables, elles s'accroissent dans le temps selon une éternelle complémentarité, car on ne peut s'identifier qu'à travers l'autre, la célèbre affirmation d'Arthur Rimbaud dans sa lettre à Paul Demeny datée du 15 mai 1871 : « je est un autre » pourrait être l'affirmation sur l'harmonie *altéro-identitaire* car il met en question la frontière entre identité et altérité toute en conservant leur opposition, dans une visée à percevoir le sujet avec son rapport à lui-même, mais aussi dans son rapport à autrui.

I.5. LA SOCIOCRIQUE

Faisant du texte littéraire son centre d'intérêt. La sociocritique est une méthode d'analyse de ce texte et, à ce titre, Par socialité, il faut entendre «*la façon dont le roman s'y prend pour lire le social, pour inscrire du social tout en produisant par sa pratique, du texte littéraire, une production esthétique*»²⁵. La socialité est «*tout ce qui manifeste, dans le roman, la présence hors du roman, d'une société de référence et d'une pratique sociale, ce par quoi le roman s'affirme dépendant d'une réalité socio-historique antérieure et extérieure à lui*»²⁶. Aussi, la sociocritique s'attache-t-elle à mettre en évidence, à étudier et à analyser les marques du social dans les productions littéraires ou en d'autres termes, à déceler «*ce par quoi le roman s'affirme lui-même comme société, et produit en lui-même ses conditions de lisibilité sociale*»²⁷. Dans le même sens, dans l'article intitulé *Pour une socio-poétique de l'imaginaire social*, la spécialiste de la sociocritique Régine Robin, fait l'historique de cette théorie :

²⁴SARTRE, Jean-Paul, *L'Existentialisme est un humanisme*, Gallimard, Folio/Essais, Paris, 1996, pp. 67.69.

²⁵ROBIN, Régine, « Le dehors et le dedans du texte », *Discours social*, n°1-2, vol. 5, 1993, p. 3.

²⁶DUCHET, Claude, « Une écriture de la socialité », *Poétique*, n° 16, 1973, p. 449.

²⁷ Ibid.

Le social se déploie dans le texte, y est inscrit et ce, que le texte soit un roman réaliste ou un texte avant-gardiste. Cette inscription du social dans le texte prend des formes diverses, contradictoires, ambivalentes et c'est sur ce point que la sociocritique innove en apportant des propositions théoriques et méthodologiques sur la façon dont le social vient au texte. Socialité du texte [...] en ce sens que le texte produit un sens nouveau, transforme le sens qu'il croit simplement inscrire, déplace le régime de sens, produit du nouveau à l'insu même de son auteur ; tout le non-dit, l'impensé, l'informulé, le refoulé entraînent des dérapages, des ratés, des disjonctions, des contradictions, des blancs à partir desquels un sens nouveau émerge. [...] Ces trois éléments : le roman comme forme-clé de la constitution de l'imaginaire social, comme lieu spécifique d'inscription du social et comme production d'un sens nouveau, ont été à la base du questionnement sociocritique à la fin des années soixante.²⁸

Riche par ses divers champs d'étude des faits sociaux dans la littérature, (socialité des textes), la sociocritique comporte plusieurs progressions dont les plus marquantes se consacrent à l'étude des institutions littéraires avec Jacques Dubois, l'analyse sémantique du discours avec Régine Robin et Marc Angenot. Edmond Cros se spécialise dans l'étude linguistique des textes littéraires, tandis que Pierre v. Zima s'intéresse à la sociologie de la littérature.

En se basant sur une étude immanente du texte littéraire, Claude Duchet étudie les signes de l'inscription sociale dans les textes littéraires, une immanence qui «interroge l'implicite, les présupposés, le non-dit ou l'impensé, les silences, et formule l'hypothèse de l'inconscient sociale du texte»²⁹, grâce à la théorisation de sa méthode de sociocritique.

²⁸ROBIN, Régine, Op. Cit., p.7.

²⁹DUCHET, Claude, « Positions et perspectives », *Sociocritique*, Nathan, Paris, 1979, p.4.

I.5.1. LES PRINCIPES DE LA SOCIOCRIQUE DE CLAUDE DUCHET

La théorie de Claude Duchet se rapporte, essentiellement aux concepts de société du texte ou du roman, de société référence, de hors-texte, de discours sociale et de sociogramme.

I.5.1.1. LA SOCIETE DU TEXTE

La société du texte ou du roman est la société qui se dégage du texte littéraire, l'organisation sociale que la sociocritique met au jour dans les productions littéraires, cette restitution sociale a fait la popularité du roman réaliste, qui est, à son tour censé reconstituer une représentation de la réalité car, le réalisme romanesque, à la différence d'autres courants littéraire, s'était fixé comme idéal de reproduire, aussi fidèlement que possible, la société sous ses différents aspects .

Cependant, la société du roman, comme l'indique son nom, n'existe que dans le texte et n'est que le reflet, l'image d'une collectivité humaine, d'une organisation sociale prise pour référence ou comme model. Aussi « *le roman, réaliste ou non, ne contient pas ce qu'il nomme* »³⁰.

I.5.1.2. LA SOCIETE DE REFERENCE

Dans le même sens, Claude Duchet l'appel : société de référence cet univers imaginaire et espace diégétique crée par le texte qui se réfère aux pratiques sociales, il est connu aussi par le fait qu'il est extérieur au roman.

Le texte littéraire ne saurait ni compris ni explicite par ses lecteurs que s'il se réfère à leurs pratiques sociales qui servent de modèle ou de référent, c'est alors que la société de référence est la représentation diégétique des pratiques sociales d'une ou de plusieurs collectivités humaines, voire la manifestation de l'existence hors l'univers romanesque d'un monde plus au moins réel comme sujet de référence de l'espace diégétique. Duchet ajoute

³⁰DUCHET, Claude, « *Une écriture de la socialité* », Op. Cit., p. 450.

que « *les réalités [que rapporte] le roman, qu'elles soient paroles, gestes, objets, lieux, événements, personnages, sont des réalités crédibles, en ce sens qu'elles ont un [réfèrent] dans la réalité extralinguistique* »³¹. Ainsi, lorsque le roman nomme une *chaise*, il s'agit bien d'une chaise de papier dont seuls les personnages peuvent user, mais aussi d'un meuble ayant une existence réelle dans le monde où on s'assied, et où l'on distingue de plus entre différentes sortes de sièges, selon les endroits, les moyens³².

Il va sans dire que la société de référence désigne non seulement la société à laquelle elle se réfère, ses pratiques sociales ainsi que les usages qui lui servent de modèles, mais englobent également des objets, des dogmes, précisément, la civilisation réclamée par l'écrivain, c'est pourquoi un auteur occidental présentera mieux dans ses textes et avec beaucoup de réalisme, des aspects propres à sa société, à son univers, comme le dur climat hivernal, les développements technologiques et scientifiques, la richesse médiatique et politique, tandis que son homologue africain décrira plutôt un climat tropical, de durs conditions de vie et tout ce qui rapporte avec son milieu de vie.

De ce point de vue, il est facile de comprendre la polémique que suscite en Afrique l'usage de quelque expressions dont la référence renvoie à l'occident comme " les gelées routières" ou "la capitale du brouillard" car les gelées ou le brouillard son méconnus en Afrique et considéré comme étranges dans cet univers.

I.5.1.3. LE HORS-TEXTE

Tant que la société de référence n'est que la matière première de la société du roman sur quoi elle s'appuie pour refléter une certaine réalité lui permettant ainsi à se reprocher de la vraisemblance. La société de référence ne va-t-elle pas avec le hors-texte ? Du fait que « *référence et hors texte sont indissociables et l'une renvoie à l'autre* »³³.

Le domaine de définition du hors-texte est assez vaste parce qu'il englobe le terme

³¹ Ibid.

³² Ibid.

³³ Ibid., p.451.

"référence" et les repères spatio-temporels et un certains nombres de codes sociaux dont la définition s'impose.

En effet, « *la référence suppose le hors-texte, lieu de rencontre et de connivence entre le lecteur réaliste et son auteur; mais ne se confond pas avec lui. Elle l'englobe mais le dérobe* »³⁴. Le hors-texte « *accompagne le récit tout au long ; il détient la clef de ses codes. Il lui permet de s'écrire avec économie puisqu' il représente exactement tout ce qui n'a pas besoin d'être dit* »³⁵. D'une manière générale, le hors-texte est constitué de toutes les références qui rendent le texte lisible et compréhensible car l'écriture fige l'espace diégétique. Or le référent de la diégèse évolue, et la narration ne peut prendre compte de cette évolution qu'il lui échappe et que seul le hors-texte permet de suivre. Aussi le hors-texte actualise-t-il les références spatiales temporelles ou sociales du texte littéraire afin de le rendre plus cohérent et donc plus compréhensible.

I.5.1.4. LE DISCOURS SOCIAL

Parmi les objectifs du roman, la transmission, en produisant des pratiques sociales, des discours sur les problèmes de la société, sur des caractéristiques spécifiques à des communautés humaines qui manifestent dans le texte comme signe de la socialité du roman.

Par l'intermédiaire du narrateur s'exprime sur son propre sujet que Duchet propose d'appeler discours social, et le définit comme « *le ON du texte et sa rumeur, le déjà-dit d'une existence préexistante au roman et par lui rendue manifeste* »³⁶.

Du fait de la multiplicité des rumeurs, du nombre de discours élaborés sur une diversité du sujet, le discours social se saisit mieux au pluriel car il y a plusieurs discours sociaux qui sont autant de propos tenus sur autant de thèmes donnés.

³⁴ Ibid.

³⁵ Ibid., p.452.

³⁶ Ibid., p.453.

I.5.1.5. LE SOCIOGRAMME

Les discours sociaux sont des représentations de l'opinion publique de la société du roman, véhiculant dans leur mouvance, des dogmes, des connaissances ou des modes de pensée et convergeant en dépit de leurs contradictions, vers un nombre variable de noyaux conflictuels appelés sociogramme.

En effet, les discours sociaux se croisent et forment à leur point de rencontre un sociogramme, qui est un « *ensemble flou, instable, conflictuel de représentation partielles, en interaction les unes avec les autres, gravitant autour d'un noyau, lui-même conflictuel* »³⁷. Composé de discours sociaux divergents et antagonistes d'éléments opposés, le sociogramme se distingue par son caractère aléatoire et par son instabilité puisque il évolue constamment.

*A travers des pratiques socio-historiques elles-mêmes mouvante [et] peut à un moment donné se figer à un doxa, cliché stéréotype, mais la plupart du temps, le travail de la fiction va consister à le faire bouger, à le transformer, à le déplacer par adjonction de nouveaux éléments, par glissement de sens, par retournements sémantiques ou par extinction sémiotique.*³⁸

Vu qu'elle est trop récente, la définition de la notion de sociogramme est encore loin à cerner, elle est l'une des tentatives de renouvellement permanente de la sociocritique de Claude Duchet, maintes sociocritiques telles que Régine Robin, Isabelle Toumier ou Michel Biron, dirigent leurs travaux et recherches vers ce concept dont l'évolution est loin d'être complet et qui va, sans doute, faire exploser les notions sur les études sociocritiques des textes littéraires.

Ce chapitre nous a permis de mettre en lumière la composition de la société existante dans un roman ainsi les comportements et les relations entre ses membres, les conflits qui

³⁷Claude Duchet, cité par, TOUMIER, Isabelle, « le sociogramme du hasard chez Balzac », *Discours social*, n^o 1-2, vol. 5, 1993, p. 49.

³⁸ROBIN, Régine, « Pour une socio-poétique de l'imaginaire social », *Discours social*, n^o 1-2, vol 5, 1993, p. 49.

les opposent (les sociogrammes) et les différentes structures qui régissent leur quotidien.

Nous avons aussi essayé de donner quelques définitions qui ont une relation avec le phénomène, telle l'identité et ses différentes formes, l'altérité, et enfin la relation entre identité et altérité.

Après avoir abordé tout cela, nous entamons à présent la manifestation des différents faits sociaux cités dans *La terre et le sang*, et essayer de trouver réponses aux questions posées le long de la trame narrative.

DEUXIEME CHAPITRE :

LA SOCIETE DU TEXTE ENTRE ETUDE

SOCIOCRITIQUE ET PSYCHOCRITIQUE

Un phénomène d'immigration ordinaire comme plusieurs d'autres dans la littérature, sauf que l'émigré n'est celui que le fils du bled, le tueur présumé et le pays d'accueil n'est que son colonisateur.

Emigrer mûrement en France c'est avoir le privilège de côtoyer l'Autre, de se développer et surtout de se fortuné, mais s'était plus le cas dans *La terre et le sang*. Dans ce chapitre on va essayer d'analyser les comportements du protagoniste Amer avant, durant et après son voyage en France où on va tenter d'expliquer ses (inexplicables) troubles identitaires et l'ambiguïté de ses attitudes, pour cela nous avons jugé indispensable de faire une étude sociologique sur la société où il a vécu, sa famille, son village et toute les lois et les dogmes qui régissent cette société. Comment un émigré est aperçut chez lui, est-il un avantage ou un embarras d'être émigré ?

II. L'ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ DU ROMAN

Entièrement kabyle, la société décrite dans *La terre et le sang*, est installée dans les massifs montagneux de la grande Kabylie au nord de l'Algérie, les acteurs sont majoritairement kabyles, issus d'une origine berbère¹. (Qui réclamaient leurs sources originelles en Algérie), on les définit souvent comme :

Minorités ethniques ou linguistiques qui, tantôt instinctivement, tantôt consciemment, se sont opposées à toutes les tentatives d'absorption et en ont triomphé finalement. Il semble même que l'univers hostile dont elles sont entourées contribue largement à durcir leur résistance et à leur forger une personnalité nettement dégagée, originale jusque dans les manifestations les plus simples. C'est le cas des Kabyles en Algérie.²

¹ « Relatif aux berbères, peuple Autochtone d'Afrique du nord ». Le Grand Rober, Op. Cit.

² REDJALA, M'barek, SEMMOUD, Bouziane, « Kabyles », Encyclopaedia Universalis, Paris, Encyclopaedia Universalis, 2013.

Une société tribale, enfermée sur elle-même qui repose sur certaines organisations sociales, économiques et politiques assurant son bon fonctionnement.

II.1. L'ORGANISATION SOCIALE

Notre analyse sociocritique tentera de porter sur deux organisations sociales que nous jugeons indispensables pour comprendre la fondation et les systèmes de valeurs dans le roman de Mouloud Feraoun et qui sont la *kharouba* et la famille.

II.1.1. LA KAROUBA ET LA FAMILLE

Dans un village fictif, comme dans la majorité des productions romanesques, se déroule les événements de l'histoire, un village qui ressemble infiniment aux villages kabyles car l'histoire, comme le signale l'auteur est réel³. Se perche au sommet d'une crête, pour diverses raisons stratégiques ou historiques, traversé par une rue principale bordé par des maisons qui s'enchaînent l'une derrière l'autre, qui donne naissance à un labyrinthe de ruelles étroites et mal entretenues.

Des maisons maladroitement construite avec un assemblage de terre, pierres et du bois et dont le toit est en tuiles tordues. Une mosquée blanche et une école sont visibles du loin. Chaque quartier est doté de *djemaà*, une sorte d'endroit public dont les villageois se rencontrent, un unique café qui se situe hors du village, on aperçoit aussi une fontaine publique comme source d'eau où, impérativement, des femmes s'approvisionnent, s'amuse et rient, le passage suivant décrit mieux l'image : « *le village est assez laid, il faut en convenir. On doit l'imaginer plaqué au haut d'une colline, telle une grosse calotte blanchâtre et frangée d'un monceau de verdure* ». ⁴

Comme une calotte, le narrateur décrit le village pour insister sur le fait qu'il se situe au sommet d'une crête.

³FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Enag, Alger, 2006, p. 07.

⁴Ibid., p. 13.

Dans *La terre et le sang*, on constate clairement que le village constitue le soubassement de la société du roman, il comprend des *kharoubas* « *chaque kharouba se compose d'un certain nombre de familles, généralement de la même origine et unies par des liens de parenté* ». ⁵ La *kharouba* est donc la cellule sociale et urbaine en même temps, les mêmes cousins habitent la même rue, les familles sont éternellement fixés dans leurs quartiers, le narrateur révèle la solidarité, la rivalité, voire même les conflits entre les différentes *kharoubas* qui composent le village et dont chacune d'elle se réclame le courage, la vertu, et les bons rôles de ses ancêtres, le narrateur ajoute dans la même trame « *chacun est fier de son nom. Mais si l'on s'avisait de vouloir écrire l'histoire d'Ighil-Nezman d'après les témoignages, il y aurait autant de versions qu'il y a des familles* » ⁶. Dans *La terre et le sang* existe deux principales *kharoubas* qu'on va essayer de présenter à savoir les Ait-Hamouche et les Ait-Larbi.

II.1.1.1. LES AIT-HAMOUCHE

Dotés des plus beaux et fertiles champs, les Ait-Hamouche étaient certainement les plus anciens, le narrateur les décrit ainsi « *ils sont fiers de leur passé. Tout le monde sait que leur ancêtre défricha la première parcelle, traça le premier sillon et construisit la première maison sur la colline d'Ighil-Nezman* » ⁷. La *kharouba* des Ait-Hamouche a connu la gloire lorsqu'il y avait à la tête de l'une de ses branches trois frères prénommés Slimane, Saïd et Ali. Slimane l'aîné avait cinq filles dont Kamouma, la mère du héros de notre roman. Il était connu par son savoir dans le domaine agricole, « *c'était un fellah réputé aux diagnostics infailibles, on le consultait pour semer, pour planter un arbre ou le tailler* » ⁸. Saïd, le cadet, était plus chanceux que son frère Slimane, parce qu'il avait deux garçons : Rabah, le déclencheur de la péripétie du roman par sa mort accidentelle dans les mines de la France, et Slimane qui prit le nom de son oncle défunt, tandis que le dernier était Ali, faisant l'orgueil de famille et de la *kharouba* voire

⁵HANOTEAU, Adolphe, LETOURNEUX, Aristide, *Les Coutumes, Kabyles*, Chalamel, Paris, 1869.

⁶*La terre et le sang*, Op. Cit., p. 89.

⁷Ibid.

⁸Ibid., p. 90.

le village, le narrateur affirme qu' « *Il avait des amis dans de nombreux villages kabyles, était connu de l'administrateur, du juge de paix des gendarmes. Il allait souvent à Alger où il prétendait connaître de hautes responsabilités* »⁹. Ali, comme toute personne noble, a pu avoir le privilège d'avoir l'autorisation d'ouvrir le premier café du village. Le narrateur lui reproche d'être le chef des Ait-Hamouche qui avait arraché à son neveu Slimane la promesse de vengeance discrètement « *malade, sentant sa fin toute proche. Ali en parla au fils de son frère, lui traça son devoir et lui expliqua que les Ait-Hamouche n'avaient jamais vécu en lâche. Il eut, le vieil Ali, la promesse de vengeance, en secret devant Dieu* »¹⁰. Allégeant ses derniers jours, Ali, en effet, a donné naissance à de grandes années de souffrance pour Slimane.

Jouant un rôle majeur dans *La terre et le sang*, nous avons jugé utile de faire une présentation détaillée de membres de cette kharouba, à savoir Kamouma, la mère du héros, Slimane, l'oncle maternel de ce même héros, et le dernier mâle survivant des Ait-Hamouche Rabah, le frère de Slimane et le défunt, ainsi que Chabha, la femme de Slimane.

II.1.1.1.1 KAMOUMA

Comme toute jeune fille kabyle, kamouma avait connu toute sortes de pauvreté, de misère et d'injustice, elle était la plus grande de cinq filles de Slimane (le grand oncle), elle se maria prématurément à Kaci, l'un des Ait-Larbi où elle avait eu plusieurs enfants, mais elle n'a pu garder que Amer, notre héros, le passage suivant illustre les conditions de vie qu'a vécu la mère du protagoniste :

Kamouma est une pauvre, vieille, chargée d'années et d'expérience. Elle ne sait plus où elle en est sa vie. Mariée toute jeune à Kaci, elle a d'abord vécu sous l'autorité d'un rude beau-père et d'une belle-mère tyrannique. Elle a eu des belles sœurs [...] la famille était nombreuse, la vie très

⁹Ibid.

¹⁰Ibid., p.94.

difficile. Elle a appris à supporter et à peiner [...] Elle a eu des enfants, des filles ou garçon. Elle a connu la souffrance des enfantements sans soins, les nuits de veille et de maladie, les années de deuil. Elle a vu s'éparpiller dans le village et enfin dans le cimetière toute cette famille; ses enfants ont rejoint ses parents dans la tombe.¹¹

Une vieille femme délaissée par ses proches (les Ait-Hamouche), pour deux raisons : l'une est le décès de son mari Kaci et la crainte du sort de l'honneur de la famille, tandis que l'autre, n'est que pour son unique fils Amer-ou-Kaci qui a assassiné involontairement son oncle Rabah dans une fosse d'une mine dans le nord de la France, la décision a été prise ainsi, lors d'une réunion familiale pour sauver la face de la *kharouba*, le passage suivant semble le plus illustrant de telles circonstances : « Il n'était pas possible de tuer un neveu de la famille. Mais il n'était pas possible non plus de continuer à le considérer comme tel : on les renia publiquement Kamouma et lui »¹².

Dès lors, la situation de Kamouma devient de plus en plus dramatique, la mort de son conjoint est devenue insupportable, surtout, en l'absence du fils unique émigré en France. Mais Kamouma, qui est aussi connue par sa robustesse et son morale de fer, ne tarda pas à tirer profit de sa nouvelle situation de vieille femme vivant seule dans un pareil village. Sa maison est, rapidement devenue un espace de refuge pour toutes les femmes du quartier. Kamouma profita de ce privilège pour tuer la solitude et pour se procurer la poignée de farine, que chaque utilisatrice de son moulin à bras fixé, l'obligeait à prendre. Elle se sent estimée et bien entourée de tous au point qu'

Elle n'a pas besoin d'aller à la fontaine : elle reçoit quotidiennement sa cruche d'eau de l'une ou de l'autre. Si on rentre des champs, de temps en temps, on lui jette en passant une brassée de bois sec. Ceux qui, par hasard,

¹¹ Ibid., p. 27.

¹² Ibid., p. 93.

*donnent une fête [...] lui apportent son assiette de couscous avec un petit morceau de viande.*¹³

Le narrateur souligne également qu'en parallèle à son caractère aimable, Kamouma était une vieille femme maline et superstitieuse, comme toutes les vieilles kabyles du village, il ajoute qu'elle avait tendu un piège en collaboration avec son amie Smina, la mère de Chabha, qui vise à donner l'occasion à Amer et Chabha d'avoir une relation illégale permettant ainsi à cette dernière de *prendre la semence*, qui ne désigne qu'une fertilité incontestée de Chabha et qui va mettre terme à dix ans de vie conjugale sans enfants, une image sur cette société villageoise où la question de descendance occupe une place primordiale, dans la mesure où elle est la seule issue pour assurer la continuité du nom et par conséquent la continuité de toute une famille.

II.1.1.1.2RABAH

Le fils de Saïd-ou-Hamouche et l'unique frère de Slimane, il était connu pour sa robustesse et son audace (par rapport à l'enfermement sur soi des autres) notamment en France « *Il parlait aussi mal le français que le flamand ou les patois du Nord, mais il se faisait comprendre et savait dessiner son nom avec une majuscule H. Une autre pour R* »¹⁴, il était l'un des plus respecté et aimé que ce soit chez ses compatriotes d'*Ighil-Nezman* ou chez les européens, il n'avait guère d'idée dans sa tête de retourner en Kabylie, en quelque sorte, il occupait le poste de chef de *troupe* des jeunes de son village dans les mines du nord de la France « *il [s'] imposait à tous par sa grosse voix, sa mine débonnaire et puissante, sa mise soignée. [...] c'était lui qui leur trouva du travail à la mine et qui servit de trait d'union entre les bureaux, la police et tous les kabyles de l'endroit* »¹⁵.

Dès son arrivée en France, Amer était sous le protectorat de son oncle Rabah, il lui a trop facilité la tâche pour accéder au pénible travail de mineur, « *lui procura*

¹³Ibid., p. 36.

¹⁴Ibid., p.66.

¹⁵Ibid.

*des papiers. [Amer] changea d'état civil et descendit dans une fosse. Jusque-là Amer était cuisinier du groupe »*¹⁶. Le narrateur souligne également les tendances de Rabahde fréquenter les femmes comme illustre ce passage « *...il passait son temps libre à rechercher des femmes. Il quittait la ville à bicyclette, allait dans les environs. Il prenait le train, s'absentait quelquefois, poussait jusqu'à Lille, y laissait ses économies »*¹⁷.

Le narrateur ajoute qu'Amer était fasciné par la personnalité de son oncle et par sa manière de gérer les choses : D'abord par sa force physique, ensuite son influence sur le reste des immigrés kabyles en France et enfin par sa fréquentation des femmes, à ce propos, c'était lui qui l'initia à l'amour en lui racontant ses aventures surtout celle avec *la lionne* Yvonne, la femme d'André le mineur Polonais.

La mort de Rabah causée par André et par complicité involontaire d'Amer a généré une cassure sociale au sein d'une société kabyle conservatrice en vus de la valeur du sang, en aperçoit clairement l'importance du thème au fur et au mesure de l'histoire, en effet, la mort de Rabah était le vrai déclencheur de l'histoire de *La terre et le sang*.

II.1.1.1.3. SLIMANE

Portant sur son épaule la lourde promesse de vengeance de la mort de son frère Rabah, tenue à son oncle Ali, Slimane était -peut-être le mal chanceux de tout le village d'*Ighil-Nezman*, analphabète, il était fellah de nature, il n'avait jamais fréquenté l'école et n'était jamais allé en France, sa stérilité et son détestation par les villageois n'ont pas suffi de lui attirer pitié de son oncle Ali qui, par contre, va lui alourdit sa souffrance en lui confiant la mission de tuer son neveu Amer, pour venger le sang et l'honneur des Ait-Hamouche, une souffrance qui va être devenir insupportable avec l'arrivée d'Amer à *Ighil-Nezman*, il devient alors malade, méchant et très agressif, la vue d'Amer lerend fou, allant jusqu'à penser au suicide, car ce dernier lui rappel son frère Rabah et sa promesse à son oncle Ali, mais, grâce à un travail acharné de son gendre Ramande et

¹⁶Ibid., p. 70

¹⁷Ibid.

de sa femme Chabha que Slimane a connu un peu d'accalmie et a accepté de se renouer avec Amer, surtout quand il a appris que sa femme (Marie) est la fille de son frère Rabah.

Le problème d'Amer n'était plus la seule source de malheurs de Slimane, il était stérile et n'a à sa charge d'autre que sa femme, peut-être c'est la cause majeure de ses problèmes au village, le narrateur précise qu'« *il n'avait réussi qu'à se faire détester et à détester tout le monde* »¹⁸, et c'est cette seule charge qui va, à son tour, lui causer d'énormes conflits avec les siens à cause des aventures adultères qu'elle commettait avec Amer l'obligeant, ainsi à céder à ses biens à son profit leur barrant la route en matière d'héritage.

En lui reprochant d'être le moins fortuné, le moins cultivé, Slimane était un homme attardé qui croyait aux superstitions des vieilles femmes de son village pour cela, un jour il était persuadé de voir les spectres de ses oncles Ali et Slimane venir exiger de lui qu'il se conforme au code de l'honneur. En premier temps, en rêve « *un matin, il raconta à sa femme le songe qu'il venait de le réveiller en sursaut : il se voyait dans la cours du café [...] au moment où [il] porta sa main sur la tasse, il vit la figure de son oncle Ali s'approchait de la sienne grimaçant de colère* »¹⁹. En second, chez le marabout Mahfoud « *que vois-je à présent ? dit le marabout, un vieux vénérable, à barbe blanche, pommettes rouges turban jaune à fleurs blanches, un burnous en poils de chameau* »²⁰. Enfin, lors d'une sortie nocturne au cimetière « *cette fois se fut très net, malgré l'obscurité, là-bas entre les tombes, une forme humaine venait de surgir qui se dirigeait vers lui. Cela dura une seconde, mais il vit bien le fantôme faire quelques pas vers sa direction [...] c'était son oncle Slimane le grand-père d'Amer* »²¹.

La fin du roman n'était pas plus heureuse pour Slimane, on se sent que la malédiction le suivait tout au long de sa vie, il a mis terme à la vie de son rivale Amer, ainsi à la sienne, une sorte d'euthanasie dans la carrière du village, un tel acte d'une telle

¹⁸Ibid., p. 147.

¹⁹ Ibid., p. 100.

²⁰ Ibid., p. 104.

²¹Ibid., p. 270.

sauvagerie n'est sans aucun doute, qu'un cumul de haine et de mépris de sa *kharouba*, de trahison de son épouse et de son neveu, la vengeance c'est peut-être le seul souhait qu'a pu le malheureux Slimane réaliser parmi d'autres et qu'il n'a jamais osé espéré voir un jour.

II.1.1.1.4.CHABHA

Si Rabah, par sa mort en France a déclenché de terribles moments d'angoisse dans la vie du petit Amer « *Amer passa une horrible semaine. Il sombra dans un état d'hébétude voisin de l'inconscience.* »²², Chabha était la cause principale du déclenchement de la haine et l'esprit de vengeance chez son mari Slimane à l'encontre de son neveu Amer, et par la suite la mort des deux rivaux.

Chabha ou Ramdane était une jeune femme au même âge qu'Amer la fille unique de ses parents, elle n'avait pas réussi à avoir des enfants malgré maintes méthodes traditionnelles imposées par sa mère dans une des rites kabyles les plus utilisées à cette époque. Le narrateur souligne la beauté et la simplicité de Chabha, ce qui la rend aimable par tous « *elle n'eut aucune difficulté à se faire aimer* »²³.

On se reconnaît le rôle majeur à Chabha dans la réconciliation et le rapprochement entre son mari Slimane et son neveu Amer et leurs familles, en apaisant la tension causée par la mort de Rabah, le frère de Slimane, elle a ainsi réussi à gagner les cœurs de Kamouma, la mère d'Amer et de Marie, sa femme Parisienne « *quoi qu'il en soit, grâce à Ramdane et surtout à sa fille Chabha, l'oncle et neveu devinrent des amis [...] Chabha s'est mis dans la tête, une fois pour toute, qu'elle doit conquérir les Parisiens. Il aurait été difficile de la décourager* »²⁴.

A la lumière des propos du *W. Shakespeare*: *Certains mots peuvent en cacher d'autres*, il nous apparaît bien clairement applicable dans le cas de Chabha, mais en

²²Ibid., p. 74.

²³Ibid., p. 140.

²⁴Ibid., p. 139.

modifiant les mots par les actes, c'est ainsi que Chabha, et dans un de ses actes cachés a cherché à plaire aussi bien à Madame qu'à Amer, sensible et coquette, elle s'était prise à ce jeu dangereux jusqu'à laisser apparaître clairement ses sentiments aux yeux de tous, déçue de son mariage dont elle n'avait plus le choix et par dix années de relations si pudique avec un vieux Slimane dont la comparaison avec Amer n'a plus de place, d'ailleurs, ce dernier est plus jeune et surtout plus beau que son oncle. Le narrateur souligne « *dans ses rêves de jeune fille nubile, [Chabha] avait désiré autre chose que Slimane. C'était une fleur pleine de sève un peu acre, pas trop éclatante mais parfumée à donner l'ivresse. Elle-même était ivre de jeunesse et de désir* »²⁵.

Faible, fascinée par la beauté d'Amer, Chabha décide ainsi de ne plus prendre personne en compte et de n'obéir qu'à son cœur, elle est devenue sourde dans son micro village où tout acte est sous contrôle en jetant derrière elle toute valeur morale.

Consciente de ses actes adultères, Chabha, contrairement à ce qu'il devrait être, elle continuait à déshonorer son statut de femme d'*Ighil-Nezman*, à ce propos, le narrateur souligne « ... *la femme kabyles doit être sérieuse et modeste parce que les hommes, de leur côté, sont sérieux. Tout se passait comme si chaque couple devant se suffire, il n'était jamais question de chercher d'aventure* »²⁶. L'essentiel pour elle c'est de gagner le maximum de temps en discrétion, mais dans un village pareil, c'est difficile de passer inaperçu, le couple était hameçonné en position flagrante, le narrateur rapporte que c'était Houcine Ait-Larbi et sa femme Hemama, cette dernière, et par jalousie de Chabha, ne trouvait jamais l'occasion d'alimenter les rumeurs sur les deux amants *criminels*, le narrateur décrit dans le passage suivant le déroulement de la phase finale d'une dispute, sur la place de la fontaine, entre Chabha et Hemama, lors de laquelle Chabha faisait bravement face pour défendre son honneur « *d'une torsion rapide du bras, Chabha fait glisser l'amphore sur sa cuisse puis saisie [Hemama] de deux mains et la déposa [...] contre le pilier. Elle se redressa les bras ballants, l'œil en feu et avança*

²⁵Ibid., p. 146.

²⁶Ibid., p. 105.

hardiment vers Hemama qui recula sans se rendre compte, fascinée par ce regard où elle lisait clairement sa défaite »²⁷.

Une telle affaire d'honneur qui va ruiner tout processus de réconciliation entre Slimane et Amer et qui va éveiller, par conséquent, la promesse tenue par ce mari cocu à son oncle Ali de venger le sang de son frère Rabah.

Les Ait-Hamouche sont une grande famille qu'on ne peut plus citer tous ses membres, pour cela, on a opté pour ceux qui ont marqué de plus la trame narrative de *La terre et le sang*, Ramdane et Smina sont les parents de Chabha et qui ont, bien sûr, leur rôle (moins important) dans l'histoire, mais nous nous contentons de ne mentionner que leurs liens familiaux avec Chabha.

II.1.1.2.LES AIT-LARBI

A *Ighil-Nezman* comme dans tous les villages de Kabylie, chaque *kharouba* occupa sa place et aura sa fierté par rapport aux exploits de ses ancêtres, ce qui n'était plus le cas des Ait-Larbi, par contre, ils étaient les plus hypocrites et les plus rusés, le narrateur souligne qu'ils avaient délaissé le vieux Kaci, le père d'Amer là où il avait besoins d'eux, par contre, ils ont salement profité de sa situation pour qu'ils s'emparent de ses biens

Le premier lui prêta de l'argent pendant un certain temps, puis un beau jour exigea le paiement intégral. Kaci dut céder une parcelle dont le prix fut fixé par le créancier [...] Avec le second ce fut plus simple : une rahina (antichrèse), Kaci se servant la possibilité de reprendre son bien. C'était dérisoire et touchant, mais l'acquéreur n'avait nulle inquiétude.²⁸

Ce passage, en effet, n'était qu'un simple exemple des lois existantes à *Ighil-Nezman*, une loi de la jungle ou une logique qualifiée par Mehenni Akbal de :

²⁷Ibid., p. 237.

²⁸Ibid., pp.31.32.

« *logique de ragot* »²⁹, qui se base sur le mépris de l'orphelin, du veuve, et du pauvre, trois situations sociales qu'as vécue Kamouma à la fois, la kharouba d'Ait-Larbi, comme le souligne le narrateur contient, outre la famille de Kaci, celle de son cousin Houcine.

II.1.1.2.1.KACI

Après sa grande déception de la *disparition* en France de leur unique fils, Kaci, ainsi que sa femme Kamouma ont décidé d'accepter ce que leur réserve le destin et de vivre le reste de leurs jours sur la vente des biens qu'ils possèdent. Peu cité dans le roman, Kaci a pris la décision de vendre ses champs les uns après l'autre « *nous allons bientôt partir, dit-t-il à sa femme, nous nous pouvons nous priver, [...] à notre âge, l'argent veut mieux que le terrain. Il permet de vivre toute de suite* »³⁰. Vendre ses biens, c'est comme vendre une part de son corps, c'est ainsi que le pauvre Kaci s'est fait plonger jusqu'au dernier morceau de terre qui n'est qu'une bande d'annonce d'une fin trop proche, celle dont Kamouma n'a eu même pas les frais de s'en occuper.

II.1.1.2.2. AMER

Comme c'était souvent le cas pour les jeunes kabyles de son âge, Amer s'est émigré tôt en France (à l'âge de quatorze ans), fils d'un Ait-Larbi et d'une Ait-Hamouche, ses premiers pas à l'étranger étaient difficiles où il passa de cuisinier dans un groupe de kabyles dirigé par son oncle Rabah à un ouvrier de mine dans une fosse, grâce toujours à son protecteur Rabah, ce dernier meurt suite à un accident de travail, mais le narrateur a d'autre version, il révèle qu'il s'agissait d'un crime dissimulé sous forme d'accident, dont l'auteur n'est que André, le mineur polonais, pour se venger après des soupçons sur l'existence d'une relation adultère entre le défunt et Yvonne, sa femme. Le petit Amer, n'était en effet, qu'un outil, réveillé précipitamment après une courte durée de sieste, André lui affirme avoir entendu la sonnerie (signe d'envoi des wagons) et l'obligeant ainsi à le faire et à tuer son oncle qui a l'habitude de s'allonger sur les rails

²⁹AKBAL, Mehenni, *les idées médiologiques chez Mouloud Feraoun*, Enag/ Dahlab, Alger, 2001, p.100.

³⁰FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Op. Cit., p. 29.

pendant la pause, Amer prit à son compte la version de l'évènement dictée par André, celle de l'accident involontaire comme l'explique ce passage :

*- Tu es un criminel !
- Je ne me fâche pas, créa André, car tu es jeune ! Et puis, c'est ton oncle. Mais au lieu de perdre notre temps, écoute – moi : je prends la responsabilité de ce qui est arrivé. Tu n'as jamais touché à la machine. Entends-tu? Sinon, ça va mal pour toi. Moi, je pourrai m'en sortir. Tu n'auras qu'un mot à dire : on a sonné. Oui, trois fois, comme d'habitude. Les autres se débrouilleront. Ton témoignage nous sauvera. Autrement, je déclare que je n'ai touché à rien. Choisis...³¹*

Amer connu par les siens par sa bonté et sa gentillesse ne tarda pas à avouer devant eux la vérité, il se dit même qu'il est prêt à être mis à la prison, ceux-ci décidèrent qu'il ni le moment ni l'endroit idéal pour se faire venger le sang de Rabah « *on parla de fatalité et on se senti soulagé [...] Il fallait serrer les coudes, ne pas laisser deviner le crime aux compatriotes des autres villages, ne parler que d'accident* »³².

Les évènements se sont trop accélérés pour Amer après son drame, il passa son temps à boire et à fréquenter les femmes niant toute idée de se retourner au *bled*, par peur d'être exécuté par la famille de son oncle, et ça, malgré le déclenchement de la guerre où il fut capturé par les *Boches* et envoyé dans les camps allemands où il connut toutes sortes de tortures et de menaces, le narrateur relate ces moments dans le passage suivant :

Dès le début de septembre, les allemands qui avaient envahi la France, le trouvèrent à Douai. Il fut capturé avec quelques jeunes compatriotes et expédié en Allemagne, comme un prisonnier de guerre. Il connut plusieurs camps, le travail forcé et les coups. Il passa cinq années dans un

³¹Ibid., pp. 74.75.

³²Ibid., p. 78.

*pays maudit, une plaine glacée et brumeuse, où il crut
laisser ses os. Et pourtant, il en revint.*³³

De retour à Paris, après la guerre, il passa une longue période à passer d'un travail à l'autre et d'un hôtel à l'autre avant de s'installer en 1922 à Barbes chez madame Garet, la vieille qui va être son lien avec la petite Marie, la fille présumée de son oncle Rabah, il n'a, cependant, jamais imaginé de retrouver Marie après six ans de la catastrophe, un dimanche matin du mois d'août car « *dans son esprit, la petite Marie n'était autre chose que la fille de sa victime, une Kabyle, une cousine !* »³⁴. Dès lors, Amer se sent avoir un nouveau souffle, un nouveau goût à la vie, il passa ainsi trois ans avec Marie chez madame Garet, au fond de lui, il sent souvent qu'il est en train de se réconcilier avec soi, on se mariant avec la fille kabyle de sa victime, il a l'air d'être, a nouveau semé dans sa terre natale, il est redevenu ce kabyle d'Ighil-Nezman, le narrateur illustre la situation par ce passage « *Amer-ou-Kaci arrête là toute évocation du passé, il y avait, certes, un roman à écrire, sur ce que fut ensuite son existence là-bas, avec Marie, leurs joies et leurs soucis* »³⁵.

Ivre par sa nouvelle vie, Amer décida soudainement de mettre fin à sa vie d'émigré et de retourner chez lui, à Ighil-Nezman accompagné de sa femme Marie « *une inexplicable nostalgie qui lui fit quitter la France pour répondre à l'appel impérieux de sa terre [...] Désormais, rien ne compte à ses yeux que le fait de se retrouver à Ighil-Nezman, au milieu de tous, pour occuper sa place* »³⁶.

A peine installé dans son village, Amer occupa sa place privilégiée, sa bonté et sa confiance en soi lui en permis de se procurer le poste de notable au village, ainsi, il ne tarda pas à racheter les biens vendus par son père en l'occurrence de *Tighezzrane* et dont le fellah qui va s'en occuper n'est que son oncle Slimane après normalisation de relations avec lui grâce à Ramdane et sa fille Chabha, la belle et jeune fille dont tout

³³Ibid., p. 81.

³⁴Ibid., p. 86.

³⁵Ibid., p. 87.

³⁶Ibid.

le monde en parle, et qui s'est mariée avec Slimane, plus âgé qu'elle et détesté de tout le village.

Chabha, profitant de ses bonnes relations avec Kamouma et Madame, s'est pris d'Amer qui ne peut résister à cette vague de *sentiments kabyles*, il se donna même raisons pour s'aventurer avec la femme de son ex-ennemi, pour lui, « *il est normal qu'une fille d'Ighil-Nezman sache aimer un garçon d'Ighil-Nezman et que le garçon goute cette amour. Naturellement, il n'était pas question de préférer qui que ce fut à Marie, mais il lui manquait une expérience, et maintenant, cette expérience, il était déjà en train de la vivre* »³⁷.

Conscient de la gravité de ses actes adultères, Amer continua à vivre ce qui lui paraît du bonheur, mais le scandale ne tarda pas à disperser les nuages de cette relation éphémère, car c'est Houcine et Chabha, les cousins d'Amer qui vont mettre à nu les deux amants qui « *se trouvèrent bientôt en plein champ visuel de l'opinion, tels deux gibiers nocturnes sous un brutal faisceau de projecteur. Ils eurent beau se serrer peureusement l'un contre l'autre, il leur fallut craner, répondre à l'insulte et à la menace. Le scandale éclata* »³⁸.

Sans attarder, la rumeur prit l'effet de boule de neige, et arriva ainsi aux oriels de Slimane, déjà très soupçonné à l'égard de sa femme, il décida de l'espionner, une soirée de lune lui suffit de confirmer ce qui lui fait mal dans sa tête et sa vie, il les prit en flagrant délit sur une aire à battre près de chez Amer « *ils étaient dissimulés derrière le tas et parlaient tranquillement, à voix basse. Il écouta, la bouche largement ouverte, les yeux fixés dans leur direction* »³⁹.

Slimane, de retour à son état d'âme initial, entendait clairement leur discours adultère, décida de se venger pour son honneur, et ça doit être le lendemain matin à la carrière de pierres du village. Le roman s'achève sur la mort tragique, suite

³⁷Ibid., p. 197.

³⁸Ibid., p. 231.

³⁹Ibid., p. 266.

à une explosion dans la mine, des deux rivaux, Amer et son oncle Slimane meurtrier et victime à la fois, dans une image identique à la mort de Rabah en France, seule le lieu change, mais les causes sont toujours les mêmes : *la défense de son honneur*.

II.1.1.2.3. MARIE

En passant d'une petite fille *qui « se laissait porter à bout de bras par tous ces rudes montagnards transplantés là »*⁴⁰, à une *kabyle d'Ighil-Nezman*, Marie est la fille du polonais André et d'Yvonne, et que certains émigrés kabyles évoque que son père biologique est Rabah, l'amant présumé d'Yvonne, et que la cause de sa mort n'est, sans aucun doute, que cette relation illégale. Le narrateur souligne à ce propos *« certains prétendaient que la petite Marie était la fille de Rabah. Simple supposition. Marie ne ressemblait ni à Yvonne, ni à André »*⁴¹. Marie n'est connue que comme Madame, le narrateur la ainsi appelée pour la différencier du reste des kabyles, elle est cette étrangère blanche qui est venue occuper une place à *Ighil-Nezman*.

Malgré son très jeune âge, Marie a beaucoup souffert, en passant par les desseins coquins de Josèphe Mitard, le nouvel amant de sa mère Yvonne, elle quitta le foyer familial pour vagabonder partout en France où elle était la cible préférée de tout le monde, une période que le narrateur la ainsi cité *« mineure, vivait sous de faux noms, menacée de prison pour avortement, ses amants n'avaient plus d'égards pour elle, commençaient à l'exploiter [...] Elle avait fait son tour de France et séjourner dans différentes villes »*⁴². Son retour à Paris n'était plus signe de fin de sa misère, par contre celle-ci va agrandir surtout avec l'arrestation de son amant. La rencontre avec Amer et leur envie de quitter la France pour l'Algérie, étaient pour elle comme un rêve qui va lui permettre de mettre fin à cette vie de *chien de Paris*, le narrateur ajoute qu'elle ressemble à *« une cendrillon pour tout dire qui découvre un royaume à la mesure de son bon sens de fille de peuple, le petit royaume d'Ighil-Nezman. D'un seul coup,*

⁴⁰Ibid., p. 70.

⁴¹Ibid., p. 71.

⁴²Ibid., p. 116.

elle trouve un monde où on la hisse au premier rang, à la première place. Finies les humiliations ! »⁴³.

Une kabyle d'Ighil-Nezman, Marie finie par se familiariser avec ce nouveau monde, dont les idées de l'absurdité et de l'arriération ne sont plus les mêmes avant son arrivée, elle a ainsi découvert le secret de vivre, en paix, dans la peau d'une villageoise.

Dans les passages précédents, on a opté pour citer les personnages qui ont laissé leurs traces et qui ont participé d'une manière ou d'autre dans l'histoire, mais cela n'exclut plus l'existence d'autres acteurs tel le couple Houcine/ Hemama, la jeune Fetta, l'ex-femme de Houcine...etc. dont le degré d'apparition dans la trame narrative est moins important.

II.2.L'ORGANISATION POLITIQUE

L'organisation politique a pour but de gérer le fonctionnement de la société du roman qui s'inspire de l'agencement sociale et politique de la société dite de référence. Dans notre corpus, le mouvement politique est presque inexistant ou peu visible sauf le pouvoir politique représenté par l'administration coloniale ou le système d'autogestion du village kabyle représenté par la *djemaà*.

II.2.1.L'ADMINISTRATION COLONIALE

Pour imposer son autorité par la force, la France a entrepris en 1830 de conquérir l'Algérie dont l'unique but est de l'assimiler à elle, et par conséquent l'ajouter à ses départements d'outre-mer. Pour ce faire une administration de type coloniale fut installée pour mieux gérer la vie politique, économique et sociale dans ladite Algérie française. Un département formé principalement d'un mélange de population arabe, autochtone et émigrés européens de différentes nationalités.

⁴³Ibid., pp. 55.56.

Comme l'histoire de *La terre et le sang* s'est passée dans les années vingt, il nous paraît utile de donner quelques signes sur l'existence de cette autorité coloniale dans notre roman.

Comme on l'a déjà signalé, la tâche politique dans le roman est presque absente, la société du texte semble, alors, vivre sans règles, ni lois politiques. Toutefois, l'administration se résume dans la présence d'un haut fonctionnaire du système coloniale nommé par les villageois : *hakem*. Amer et Marie lui rendaient visite juste après leur installation en Kabylie, le narrateur souligne à ce sujet *qu'* « *elle alla même en ville, au siège de la commune mixte. Une visite à monsieur l'administrateur ! Un geste stupide. Elle revint éccœurée* »⁴⁴.

Les dispositifs administratifs courants sont presque inexistants telle la police, la gendarmerie ou autre organisme ayant relation avec l'ordre public, le narrateur ne le mentionne que pour évoquer les connaissances d'Ali –ou– Hamouche des personnalités administratives. Il affirme à cela « *[Ali] avait des amis dans de nombreux villages kabyles, était connu de l'administrateur, du juge, des gendarmes. Il allait à Alger où il prétendait connaître des hautes personnalités* »⁴⁵.

Malgré l'occupation totale du pays et la présence quasi permanente des services coloniaux dans la vie des algériens, on remarque leur absence dans notre corpus; chose faite exprès ou pour d'autres raisons, M.Feraoun, et en niant la présence coloniale à *Ighil-Nezman* a certainement voulait transmettre implicitement son message à l'Autre, un message déterminant visant, ainsi à montrer la volonté de ces pauvres villageois, malgré l'absence de toutes structures étatiques, ont pu compter sur leurs propres forces et leurs médiocres moyens, pour construire leurs village et ainsi préserver leurs coutumes.

⁴⁴Ibid., p. 109.

⁴⁵Ibid., p. 91.

II.2.2.L'ORGANISATION POLITIQUE ET ADMINISTRATIVE DU VILLAGE

La vie quotidienne des kabyles était, depuis longtemps bien structurée et organisée grâce à un tas de règlementations traditionnelles installées par ces villageois eux même, elles servent à mieux gérer la vie des habitants ainsi à imposer des lois facilitant leurs préoccupations. Pour cela un système administratif et politique nommé *Djemaà* est instauré, sous forme d'assemblée générale des citoyens, elle (la *Djemaà*) se réunit une fois par semaine, le lendemain du jour du marché dans un des endroits ouverts dans le village, mais par motif de mauvaises conditions climatiques, la *Djemaà* peut changer de lieux de réunion, tout kabyle ayant atteint l'âge de maturité est systématiquement inscrit, de ce fait la présence de chaque membres est obligatoire et chaque absences est sanctionnée par une amande. Dans un extrait de son Journal Feraoun ainsi résume :

*La direction du village appartient à l'assemblée, femmes exclues. Cette assemblée, (thadjemait ou djamaà), détient tous les pouvoirs, ses décisions sont souveraines et parfois elle les fait exécuter elle-même. Mais pour veiller aux besoins journaliers, au respect de ses arrêts, à l'application de ses règles, elle désigne le meilleur de ses membres : l'amin [qui] choisit lui-même son aide dans chacune des kharoubas, c'est le tamin. L'amin et les tamin constituent à la fois le pouvoir exécutif du village et son comité de surveillance. Ils ne sont pas rétribués.*⁴⁶

Une ancienne structure organisatrice tribale qui, date bien avant l'arrivée du pouvoir colonial français, ce dernier a attribué de nouvelles lois et règles dont la limitation de la durée du pouvoir de l'amin d'une année renouvelable. D'autres fonctions ont lui été ainsi attribuées;« *il doit rendre compte à l'autorité française de ce qui se passe dans son village, et il est l'agent d'exécution de ses ordres. Il reçoit [...]*

⁴⁶FERAOUN, Mouloud, *L'Anniversaire*, Enag, Alger, 2006, pp. 88.99.

et verse directement entre les mains des employés des contributions, l'impôt de capitation que doit payer le village au trésor»⁴⁷.

Une sorte d'élection de l'amin, ce fait chaque mois de décembre par la majorité des voix.

Dans *La terre et le sang*, le narrateur souligne que les villageois n'étaient pas trop convaincus par de telles règles de Djemaà dépassées par le temps, le narrateur révèle ainsi, les propos de Ramdane, l'homme sage d'*Ighil-Nezman* sur la présence de l'administration coloniale « *il est passé, le temps où des familles entières s'exterminaient. Depuis qu'existe les gendarmes et les bagnes, Dieu merci, on réfléchit à présent ! [...] Combien voyons-nous, aujourd'hui de lâchetés, de reculades, d'arrangements qui salissent les deux parties* »⁴⁸. Dans la même trame narrative le narrateur rappelle l'intervention d'Amer lors d'une réunion de Djemaà, dans un climat d'anarchie et de désordre, pour apporter son savoir d'émigré sur l'organisation de l'assemblée « *un ordre du jour, un président de séance, les orateurs qui se font inscrire à l'avance et qui défilent l'un après l'autre devant un auditoire courtois. Vote silencieux et honnête. Levée de séance très digne* »⁴⁹.

Il ajoute qu'Amera réussi à attirer la présence par son discours, c'est pour ceci que l'amin cria, ému « *d'accord, cela nous fera gagner du temps. Il suffira de faire l'appel. Nous y penserons, un de ces jours. Tu as raison Amer* »⁵⁰.

Parmi les taches administrées à l'amin, les leçons morales adressées aux villageois pour éviter toutes déroutes qui pourraient porter atteinte à l'ordre public, il n'hésite pas à le faire avec Amer lors de son retour de France :

⁴⁷HANOTEAU, Adolphe, LETOURNEUX, Aristide, Op. Cit., p. 149.

⁴⁸FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Op. Cit., p. 135.

⁴⁹Ibid., p. 188.

⁵⁰Ibid.

*Tu as passé plusieurs années en France sans penser à tes parents. Tu étais heureux pendant qu'ils souffraient. Tu retrouves ta mère dans la misère et tu arrives dans un beau costume, avec du mobilier et une française habillée au luxe. Nous en sommes surpris et incommodés. Je suppose que tu as bien réfléchi avant de venir car tu connais ton pays, ses gens, ses possibilités. Tu n'as pas rempli ton devoir envers les tiens. Je ne t'en fais pas reproche puisque la conduite de chacun est réglé par la main du Dieu. [...] Mais sache à présent que tu dois t'organiser comme nous, en digne fils d'Ighil-Nezman. Que Dieu te conduise dans le bon chemin.*⁵¹

L'amin n'était plus le seul signe d'existence d'une organisation politique ou administrative dans le village, les passages suivants nous montrent le rôle du cadi-notaire « *au vu et au su de tout le village, on fit venir un cadi-notaire qui dressa un acte de vente régulier* », « *dès qu'ils eurent opposé leurs poussettes au bas de la page écrite en arabe par le gros cadi en guennour, Slimane devint mélancolique* »⁵².

De vieilles lois issues, peut-être, de personnes dont la plupart sont illettrées mais qui ont généreusement contribué au bon fonctionnement des villages kabyles, d'ailleurs certains sont à nos jours sous ces célèbres règles de la dite djema.

II.3.LES DISCOURS SOCIAUX

Du fait qu'elle « *interroge l'implicite, les présupposés, le non-dit ou impensé et les silences* »⁵³, l'approche sociocritique met à la disposition des lecteurs de nouveaux outils d'analyse et de décryptage des faits sociaux dans les textes littéraires qu'on appelle les discours sociaux, dont la définition a été donnée dans les passages précédents.

⁵¹Ibid., p.50.

⁵²Ibid, p. 32.

⁵³ MAURUS, Patrick, POPOVIC, Pierre« *Actualité de la sociocritique* », disponible sur :<http://www.site.sociocritique-crist.org/> consulté le 26/02/2015.

La terre et le sang est riche par ses discours sociaux, du fait de son thème abordé qui est la société kabyle, mais on a opté pour deux discours qui nous paraissent les plus importants et qui sont les discours portant sur l'émigration et sur la religion.

II.3.1. LE DISCOURS SUR L'IMMIGRATION

L'émigration est un thème majeur et peu abordé dans la littérature algérienne d'expression française, à l'exception de quelques auteurs tel que Mouloud Feraoun qui était souvent connu par ses écrits à caractères ethnographiques⁵⁴, à l'image du *Fils du pauvre*, avant de se convertir vers l'écriture romanesque avec *La terre et le sang*, et *Les chemins qui montent*, il est donc indispensable de faire la lumière sur le phénomène de l'émigration qui est omniprésent le long de la trame narrative de notre corpus.

En effet *Djilali Ben Amrane*, à propos de la complexité du sujet de l'émigration affirme que « *en effet, ni la proximité immédiate par voie terrestre, ni la religion, ni la langue, ni les traditions, ni le mode de vie, ne plaident pour le développement du flux migratoire de population d'un pays vers l'autre* »⁵⁵. De son côté, M. Feraoun, affirme dans un entretien que l'émigration forme le soubassement de son œuvre *la terre et le sang*, il ajoute ainsi « *j'ai pensé que l'émigration des kabyles pouvait donner matière à un ou plusieurs ouvrages dignes d'intérêt. J'ai distingué deux périodes : de 1910 à 1930 et de 1930 aux années que nous vivons. La terre et le sang est consacré à la première période* »⁵⁶.

Les premiers flux migratoires d'Algériens étaient donc formés essentiellement de kabyles moins cultivés et plus attachés à leurs villages, pour eux, l'émigration n'était qu'un moyen de salut et de fuite de dures conditions de vie sur les hauteurs de Djurdjura. A ce propos, Mehenni Akbel souligne les propos d'A. Gilette et de A. Elmalek Sayad

⁵⁴Note de lecture.

⁵⁵BENAMRANE, Djilali, Op. Cit., p. 21.

⁵⁶Cité par DEJEUX, Jean, *littérature maghrébine de langue française*, Naaman, Québec, 1980, p.119.

dans une étude sociologique intitulée : *l'émigration algérienne en France« jusqu'en 1918, l'émigration algérienne fut essentiellement kabyle »*⁵⁷.

Ce sont alors, des jeunes comme, des vieux fellahs kabyles, qui ont quitté leurs familles, leurs enfants et leurs proches pour aller se casser dans le pays de leur colonisateur, c'était l'impitoyable pauvreté qui était à l'origine de leur massif exode, comme le cas d'Amer, notre héros. Faisant son départ tôt le matin, peut-être, pour ne pas voir les larmes des siens aux yeux comme l'indique le passage suivant « *ce départ [Amer] ne saurait l'oublier. Le jour et le mois importe peu. C'était en 1910, à la fin de l'hiver, un matin. Il se revoit à la sortie de village avec trois compatriotes morts à présent. Ils ont été escortés jusque-là par les parents en larmes* »⁵⁸.

Le narrateur ajoute dans les mêmes propos l'itinéraire suivi par ces pauvres kabyles, qui, en passant par une migration interne entre les plaines de Mitidja et celles de Chélif jusqu'aux mines constantinoises pour passer à une vraie émigration vers la France qu'a connue des courbes oscillatoires des flux migratoire avant, pendant et après la première guerre mondiale, cette dernière phase, était marqué par de nombrables vagues d'émigrés qui ont rejoint la France, le passage suivant semble mieux explicatif des faits :

*L'après-guerre fut une période de prospérité sans pareille pour les kabyles : on embauchait partout, on ne les repoussait plus et les salaires s'élevaient davantage. Ceux qui se faisaient camelots ou optaient pour des affaires louches réussissaient vite à acquérir de petites fortunes qu'ils allaient dépensaient chez eux avec grande tapage te célérité pour ce hâter de revenir.*⁵⁹

La trame narrative dans *La terre et le sang*, en évoquant les conditions de vie des émigrés ne met pas beaucoup d'importance à décrire les villes dont ces derniers

⁵⁷AKBAL, Mehenni, Op. Cit. p., 139.

⁵⁸FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Op. Cit., p. 60.

⁵⁹Ibid., p. 82.

ont séjourné, elles ont été citées implicitement et dont le narrateur a fait allusion à quelques villes telle paris, Lille, Marseille, Lyon.

Durant sa description, le narrateur souligne qu'Amer, n'a jamais visé l'argent ni la fortune de son voyage d'émigré comme d'autres compatriotes, il était un *sédentaire* qui n'a jamais mis dans sa tête un retour au bled, il était d'ailleurs cru perdu par ses parents : « *Amer maintenant était grand et les abandonnait* »⁶⁰.

Le discours de l'émigration dans le roman a dévoilé une vie pénible d'un émigré qui vivait en marge d'une société étrangère, jouant des rôles seconds ne lui permettant ainsi jamais d'avoir des liens avec l'Autre, un échec qui serait à l'origine de la naissance de petites tribus en France ressemblant bizarrement à celles en Kabylie. C'est ce même discours social qui nous révèle la tendance assimilationniste de mouloud Feraoun, une assimilation basée sur certaines valeurs comme l'égalité des chances et la fraternité dont l'émigré est un acteur majeur, mais vainement, la politique de ségrégation raciale adoptée par le système coloniale considère toujours qu'un autochtone n'est qu'un citoyen de degrés inférieur, le passage suivant, et à travers les paroles d'Amer n'Amer le fils de Amer le héros de notre roman, est révélateur de la politique coloniale envers la population algérienne :

*Les gens qui viennent chez nous ne sont pas à plaindre : ils occupent les meilleurs places toutes les places, et finissent toujours par s'enrichir. Chez nous, il ne reste plus rien pour nous. Alors, à notre tour nous allons chez eux. Mais ce n'est pas ni pour occuper des places, ni pour nous enrichir, simplement pour arracher un morceau de pain : le gagner, le mendier ou le voler. Voilà ce que nous faisons.*⁶¹

Dire émigration c'est évoquer un voyage de son pays natal vers l'Autre, de nouvelles coutumes et traditions, c'est aussi un échange qui, dans la moindre logique opposa

⁶⁰Ibid., p. 31.

⁶¹FERAOUN, Mouloud, *les chemins qui montent*, Talantikit, Bejaia, 2003, p. 187.

l'accueillant à son homologue accueilli. Partout dans le monde et à travers les anciennes civilisations, l'émigration était perçue comme élément civilisateur et porteur de prospérité et de développement pour les deux pôles concernés, sauf en Algérie, ça n'était jamais le cas, quel que soit la trajectoire, comme si notre destin ne nous réserve qu'une sorte de contrat perdant/ perdant, contrairement aux Autres, dont les intérêts sont vus en croissance que ce soit chez eux, là où on est souvent sous classé, jusqu'à nos jours, ou acculturé/déculturé pour mieux s'adapter, comme c'est le cas des jeunes kabyles, une adaptation qui a comme conséquence la transgression de certains codes familiaux et religieux, mais pour une objectivité morale, malgré tous ces inconvénients, l'émigration avait aussi sa part de positif, car elle était la cause principale de l'amélioration de niveau de vie d'une population souvent sous le seuil de la pauvreté, elle était à l'origine de l'ouverture des tribus kabyles sur la modernité et la revendication de l'émancipation citoyenne car les émigrés étaient opposés aux idées progressistes dans les partis ouvriers et les syndicats existants dans les pays dites exportatrices des flux migratoires.

II.3.2. LE DISCOURS SUR LA RELIGION

Sévèrement critiqué sur ses propos assimilationnistes, Mouloud Feraoun était aussi connu par ses tendances laïques, d'ailleurs il dévoile franchement sa laïcité dans un passage de son *Journal* « *il allait falloir remettre Mohamed à la mode, et les prières et les marabouts* »⁶².

Durant une période dominée par les représailles du pouvoir coloniale à l'encontre de tout ce qui est religieux, l'histoire se déroule ainsi dans de telles circonstances où la question religieuse était toujours présente en Kabylie comme partout en Algérie, une présence qui, comme tout fait sociale, s'est traduisait dans *La terre et le sang*. La domination des hommes de religion est certes claire, mais de quelle façon.

⁶²FEAROUN, Mouloud, *Journal 1959-1962*, Seuil, Lonrai, 2001, p. 43.

Dès les premières lectures, on aperçoit une forte présence du discours religieux à l'image de la présence quasi permanente du mot DIEU dans la plupart des discussions entre villageois, ainsi la confiance aveugle des villageois accordée aux marabouts, c'est une image qui contient certains aspects négatifs dus à la naissance de certains rites religieux trop éloignés de la vraie religion Islamique, ces marabouts qui, en profitant d'une population arriérée, se prononcent comme des médiateurs entre les kabyles et leur Dieu, ils ne cessent plus de défendre ce privilège avec la complicité involontaire des habitants d'Ighil-Nezman et de l'auteur lui-même, qui dès l'incipit dévoile ses propos laïques en mettant l'opposition entre la mosquée et l'école « *l'histoire qui va suivre a été réellement vécue dans un coin de Kabylie [...] ayant une école minuscule, une mosquée blanche visible de loin* »⁶³.

Implicitement avancée, une comparaison dont l'emploi des qualificatifs *minuscule* pour l'école, et *blanche* et *visible de loin* pour la mosquée, n'est plus innocente, car la taille minuscule accordée à l'école n'aurait jamais été comparée qu'à une *grande* mosquée et, dont les qualificatifs *grande et visible de loin* qui n'ont jamais désigné la taille, mais l'influence et la domination de la mosquée sur l'école donc, la domination de la religion sur la civilisation et les sciences.

Fidèle à ces opinions antireligieuses, l'auteur ne cache pas son enthousiasme vers un islam imposé suivant le point de vue colonial, dans *La terre et le sang* les passages qui révèlent cette tendance sont nombreux, il raconte avec détail le voyage de Slimane au village du marabout Si-Mahfoud pour une consultation traditionnelle où il était question d'interprétation de rêve, le narrateur raconte qu'avant de se rendre chez Si-Mahfoud, Slimane accompagné de son gendre Ramdane passa d'abord par la cimetière conformément à la tradition, il tourna quatorze fois autour du tombeau de son oncle Ali avec un œuf à la main, une tradition connue chez les villageois pour donner rendez-vous chez le marabout, en racontant ses petits détails, l'auteur

⁶³FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Op. Cit., p. 07.

accorde une grande attention à cette séance d'invocation au mort, il décrit ainsi, en détails, le comportement de Si-Mahfoud :

*Prit l'œuf entre ses doigts et se mit à contempler longuement. Il ne fallait pas parler mais attendre, écouter attentivement, ne pas interrompre, ne pas interroger ni chercher à percer le mystère des termes obscure qu'il allait employer. Tout cela, les visiteurs le savaient. Les lèvres du marabout remuent très vite; ses yeux plongeaient dans l'œuf comme pour y contempler quelque fascinant spectacle; les grains de chapelet se précipitaient l'un derrière l'autre sous les doigts effilés qui les tenaient. Une présence insolite semblait se glisser parmi eux, les effleurait doucement comme un frôlement d'aile silencieux. Il ils étaient prêts à croire au miracle.*⁶⁴

Dans un autre passage, on aperçoit clairement une ironie religieuse flagrante dans une comparaison inexplicable entre JESUS et MOHAMED, c'est en parlant de la solidarité avec les pauvres « ...dans le dessein de lui faire connaître ce fantôme que Jésus a proposé, jadis, à l'homme riche de se dépouiller consciencieusement ? [...]Mahomet, pour ne pas être en reste, a imposé à ses fidèles un jeûne prolongé de façon de leur bien faire sentir les affres de la faim. Le résultat n'est pas meilleur en définitive »⁶⁵.

Intimidant la religion des villageois dans une courbe d'analyse politique similaire à celle de l'administration coloniale, l'auteur dans ce passage a encore prit le chemin assimilationniste basé sur un christianisme clairement séparé de la vie quotidienne et basé sur le mépris de l'islam.

Les passages évoquant la religion sont nombreux à travers *La terre et le sang*, mais on s'est contenté de ceux qu'on a cités pour dévoiler une ligne d'écriture et une tendance ambiguë de la part de l'auteur surtout en ce qui concerne son devoir révolutionnaire

⁶⁴Ibid., pp. 104.105.

⁶⁵Ibid., p. 30.

logiquement revendiqué par celui ou ceux qui détiennent la force de la plume, ce qui l'exposé à des critiques qui n'ont pas cessées de le qualifier d'assimilationniste, voire même de traître.

II.4. LES SOCIOGRAMMES

Un des éléments récents de la sociocritique, c'est un terme qu'on a défini précédemment, les sociogrammes sont certes nombreux à travers *La terre et le sang*, du fait de son richesse d'événements et de conflits entre kharouba et entre familles de même kharouba, mais nous en avons choisi les deux qu'on a jugé être les plus illustrant pour notre frame narrative.

II.4.1. LE SOCIOGRAMME DE LA PAUVRETE

L'un des thèmes majeurs qui parcourent *La terre et le sang* est la pauvreté, il est même le thème le plus existant pendant la période d'entre les deux guerres, là où c'est toute la population algérienne qui souffre et non plus seulement celle de la Kabylie. Le village d'*Ighil-Nezman* est l'exemple à travers notre corpus, une communauté si pauvre au point qu'elle est incapable de s'offrir de quoi se nourrir, une pénible situation qui va, sans doute pousser les gens à recourir à de méthodes malsaines pour remédier à leurs terribles conditions de vie et c'est à travers ces conditions que va naître le sociogramme de la pauvreté à partir duquel on va essayer de comprendre la vie des villageois dans les hauteurs de la Kabylie.

A l'image de tous les habitants du village, la famille de Kaci, le père d'Amer, semble l'exemple le mieux illustrant de la pauvreté ancrée à *Ighil-Nezman*, une pauvreté allant jusqu'au point où Kamouma, la femme de Kaci n'a pu trouver de l'argent pour enterrer son mari dont la tâche était confiée à un cousin « *Kaci mourut bientôt entre les mains de ce fils adoptif qui fut admirable jusqu'au bout : il eut même le courage de supporter les frais d'enterrement* »⁶⁶. C'est ainsi qu'a été le destin de cette vieille femme délaissée par son unique fils, toutefois, elle parvient à se familiariser avec cette nouvelle situation et

⁶⁶ Ibid., p. 34.

à ne voir que le côté plein du verre. Elle « *finit toujours par comprendre que la pauvreté n'est pas un vice [...] mais un état qu'il faut remplir, tout comme un autre. Il a ses règles qu'il faut accepter et ses lois auxquelles il faut obéir pour ne pas être un mauvais pauvre* »⁶⁷.

Donc, la pauvreté est un destin inévitable selon ces villageois, reste à savoir seulement comment s'accommoder avec, et c'est le cas de Kamouma qu'a préféré la grâce du Dieu au lieu de faire la manche parce qu'elle savait très bien que « *Dieu donne toujours à qui sais attendre* »⁶⁸. Une croyance que tout le monde ici doit en croire, et qu'elle aura comme effets, la naissance d'un sentiment de solidarité au sein du village, entre des gens qui partagent les mêmes malheurs et les mêmes conditions de vie.

Le sociogramme, comme c'est déjà défini, est le noyau conflictuel qui, autour de lui, se configure un ensemble de représentations. Par opposition à la notion de pauvreté naît celle de l'aisance dans une construction sociogrammatique, en effet, le phénomène de la pauvreté est souvent un facteur générateur d'une sorte de solidarité qui sert à abaisser l'intensité des conséquences que subissent les pauvres.

En Kabylie et partout dans les villages de Djurdjura, être pauvre est un signe d'être originel car, pour la majorité, la pauvreté est considérée comme fierté qui a donné naissance à de nouvelles manifestations sociales dont la solidarité est leur pierre angulaire, un fait qui a joué un rôle majeur pour que ces pauvres villageois puissent surmonter leurs problèmes de vie, à ce sujet M. Feraoun avait écrit « *ainsi l'entraide qui était à l'origine une nécessité vitale est devenue très vite, semble-t-il, une institution minutieusement codifiée, égale pour tous, admise par tous jusque dans ces imperfections* »⁶⁹.

Depuis qu'il a vu le jour, le peuple algérien d'une manière générale et celui qu'on appelle kabyle d'une manière particulière, vit sous l'ombre de la solidarité

⁶⁷Ibid., p. 37.

⁶⁸Ibid., p. 38.

⁶⁹FERAOUN, Mouloud, *L'Anniversaire*, p. 91.

entre ses membres, ce sont les valeurs de notre religion qui glorifient l'aide au pauvres et le travail de bénévolat, un travail appelé souvent Tuisa et dont il existe jusqu'à nos jours et qui sert comme action de mutualité et de soutien aux gens qui ont besoin de ce type de coopération, dans des moments où tout le monde laisse à côté ses rancunes, ses querelles pour venir au aide de son voisin ou de son cousin, la seule exigence est que la personne est pauvre.

Pour conclure, la pauvreté est la marque déposée dans le village d'*Ighil-Nezman*, et c'est à cause d'elle que la plupart des villageois ont quitté le pays pour parvenir à assurer le fameux *Couscous* et lutter contre cet éternel péché nommé pauvreté pour, enfin, avoir une sorte d'aisance dans leurs vie, dans un conflit, qui dure jusqu'à nos jours, entre pauvreté et aisance.

II.4.2.LE SOCIOGRAMME DE L'IMMIGRE

Selon Claude Duchet, c'est l'ensemble de représentations qui se configurent autour d'un noyau, et qui constituent un sociogramme varie telle qu'« *une valeur morale (la fierté), une donnée matérielle (la fortune), une notion philosophique (la chance), un élément du social (la communauté, la femme, l'artiste, le bourgeois), un événement historique (les découvertes, la guerre)* »⁷⁰. Cette diversité de représentations est à l'origine de la diversité des sociogrammes dont la visibilité est selon le degré du conflit généré par ce noyau.

Parmi plusieurs sociogrammes existant dans *La terre et le sang*, on a opté pour celui qui se manifeste implicitement tout le long du roman qui est : le sociogramme de l'émigré. Entré dans une grande querelle dès le début de l'histoire, le sociogramme d'émigré oppose les deux rivaux de notre roman, Amer et son oncle maternel Slimane, deux images complètement différentes, l'une est d'Amer-ou-Kaci le fils unique de ces parents, émigré prématurément en France, à l'âge de fleur, il s'est procuré un travail, il était bien protégé par son oncle Rabah, l'homme fort de la colonie d'émigré

⁷⁰MAURUS, Patrick, POPOVIC, Pierre, Op. Cit.

« *Rabah se fit le protecteur et le mentor d'Amer* »⁷¹ . Et l'autre est de Slimane-ou- Hamouche, le cousin germain de Kamouma, l'autochtone kabyle qui n'a jamais voyagé en France, il est le dernier mal des Ait-Hamouche.

Après des débuts pas comme prévus, Amer s'est rapidement installé et réussi à avoir un poste de travail à la mine juste après une année de travail comme cuisinier dans la colonie des kabyles, il était très heureux « *ce fut Rabah qui initia Amer à l'amour, tandis que le polonais lui apprit à boire pour, en fin de compte, lui faire trouver la vie belle au point d'oublier Kaci et Kamouma* »⁷². Tandis que son rival Slimane était, contrairement à Amer, le plus détesté dans le village, à cet égard le narrateur souligne qu' :

*Il était la mauvaise langue du village, critiquait les parvenus, calomniait ceux que d'autres louaient, prétendait connaître les défauts, les faiblesses, les tares, l'origine de chaque famille et plaçait tout le monde loin derrière la sienne. Les gens le savaient hargneux et méchant. Ils préféraient l'éviter. C'était devenu pour beaucoup une maladresse de discuter avec lui. On le laissait pour ce qu'il était. Avec lui, on avait peur de se commettre. Il ne lui coûtait rien de provoquer ou de blesser car il était accoutumé aux bagarres. Il n'était pas difficile d'avoir le dessus avec lui. Mais, une fois par terre, il continuait à insulter et à narguer, on le comparait souvent à un crapaud [...] un têtard plutôt qu'un crapaud.*⁷³

Nous savons par le cotexte que le phénomène de l'émigration était considéré comme un péché pour la plupart des algériens, surtout pour une émigration en France, le pays colonisateur de l'Algérie, mais, Mouloud Feraoun a contrarié cette morale, dans une lettre adressée à son éditeur Paul Flamand, il insistait lui-même sur la portée symbolique de son roman *les chemins qui montent* du 31 mars 1956 :

⁷¹FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Op. Cit., p. 66.

⁷²Ibid., p. 69.

⁷³Ibid., pp. 91.92.

*dans les chemin qui montent ce que j'ai voulu dépeindre, ce n'est pas le roman d'amour de Dehbia et Amer, c'est le désarroi d'une génération à demi évoluée, prête à se fondre dans le monde moderne, une génération digne d'intérêt, qui mérite d'être sauvée et qui, selon les apparences, n'aura bientôt d'autres choix que de renoncer à elle-même ou de disparaître.*⁷⁴

En suivant son schéma pro-colonisateur, M. Feraoun nous montre une image complètement opposée à conscience collective que les passages précédents semblent faire preuves, il continue dans ce même esprit qui semble glorifier l'Autre (à travers l'émigré) et méprisé le sien, on remarque à ce propos que le voyage d'Amer et de Marie en Kabylie est devenue un cauchemar pour son oncle Slimane, dans une contradiction moqueuse où les rôles sont complètement inversés, la victime est devenue coupable et contrairement, Slimane est, dès lors, devenait pourchassé psychologiquement à cause d'un crime qu'il ignorait, et Amer le vrai coupable circulait librement dans village sans le moindre souci d'être tué, par contre il était récompensé en devenant notable, responsable de lois, qu'il a transgressées et qui va les transgresser encore par la suite.

Pour le narrateur, Amer, l'émigré, est synonyme de la civilisation et de la prospérité, de l'homme sage qui est venu de France apportant avec lui le savoir être et le savoir-vivre à une communauté arriérée à l'image de son oncle Slimane, en fin du roman Feraoun conclut avec ses ironies en racontant que Slimane, en décidant ainsi de se faire venger son sang et son honneur, tua Amer son neveu et donna, en même temps, la mort à soi-même, une mort que Amer l'accueillait tranquillement, tandis que Slimane, stupéfiant tout le monde avait « *sa main s'anima d'un mouvement régulier de va-et-vient le long de son corps, une seule main se promenait ainsi [...] on sentait que toute la force que pouvait avoir encore le malheureux s'était concentrée dans ce bras* »⁷⁵.

⁷⁴ELBAZ, Robert, MATHIEU-JOB, Martine, *Mouloud Feraoun ou l'émergence d'une littérature*, Karthala, Paris, 2001, p. 56.

⁷⁵FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Op. Cit., p. 245.

Le narrateur ajoute ainsi qu’Amer, aura, comme récompense, l’occasion de mourir en prononçant *les deux témoignages*⁷⁶ « *le cheikh abaissa de deux doigts les paupières relevées et pendant qu’il appuyait fortement pour les tenir fermées, il répétait lentement sa formule : IL N’Y A DE GRAND QUE DIEU. MOHAMED EST SON PROPHETE* »⁷⁷, tandis que Slimane, on ignore son sort religieux. Sa mort n’a été cependant citée que d’une façon superficielle « *un jeune d’Ait-Hamouche cria que Slimane venait d’expirer* »⁷⁸.

II.5. L’AVENTURE IDENTITAIRE OU LA GRANDE DESILLUSION

Adultère, trahison et malhonnêteté sont quelques-uns des multiples comportements d’Amer dans *La terre et le sang* et dont la cause est ambiguë. Dans cette section, on va essayer de mettre en lumière les possibles raisons pour lesquelles il se comporte ainsi. Les causes d’ordre littéraire (déroulement des événements du récit) ou d’ordre social (le contexte historique et la vie de l’auteur), pour se faire, il nous semble utile de commencer par le deuxième élément qui est l’influence de la vie de Mouloud Feraoun sur le roman.

Pris en tenaille entre ses origines kabylo-algériennes et ses principes de tolérance envers l’empire colonial, des principes de fraternité et de cohabitation avec l’Autre qui n’ont rendu Mouloud Feraoun qu’une cible préférée de maintes critiques. Il était accusé d’être moins engagé dans la lutte contre le colonialisme. La manifestation obscure de l’aventure identitaire dans *La terre et le sang* n’est probablement qu’un résultat de ce qu’a vécu l’auteur dans sa vie tourmentée par la férocité du conflit opposant les indigènes dont il faisait partie à la société française dont il fut le produit. Mouloud Feraoun est donc un homme déchiré par la violence, mais qui, vivant intimement la complexité de l’identité algérienne, identité mêlée de culture kabyle et d’héritage français, il va être soumis à diverses pressions sociales, politiques voire même psychiques, ces dernières vont, par la suite, être l’une des explications

⁷⁶Une phrase prononcée par une personne pour annoncer son adhésion à l’Islam, on la prononce souvent juste avant de la mort de quelqu’un.

⁷⁷FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Op. Cit., p. 246.

⁷⁸Ibid, p. 254.

des comportements maladroits qui se manifestent inconsciemment à travers *La terre et le sang*.

L'auteur était potentiellement la cible de l'un des *mécanismes de la défense* cités par Freud dans ses analyses psychanalytiques, à savoir *la projection*⁷⁹, qui désigne le fait de rejeter sur une autre personne, des sentiments ou des pulsions inacceptables, ce mécanisme permet ainsi de liquider et d'évacuer la tension intérieure de l'individu en question. C'est dans son village et au sein d'une société kabyle conservatrice que l'auteur s'est nourri des valeurs morales et des coutumes islamiques rejetant toute sorte d'actes adultères, c'est peut-être, et toujours, selon *la projection*, que l'auteur a voulu évacuer les charges qu'il a vécu d'une part, par le système colonial, et de l'autre, par ses compatriotes. Une évacuation qui n'a de sens que de projeter son mépris envers ces actes sur le personnage d'Amer.

Dans un autre passage dans *La terre et le sang*, Mouloud Feraoun *l'instituteur, l'inspecteur des centres sociaux* et l'ami du grand écrivain *Emmanuel Roblès*, projette ses mécontentements envers la pauvreté et la misère qui frappaient la population de Tizi-Hibel, tandis que les européens vivaient dans de confortables conditions à Alger, une déchirure sociale énormément sentie par l'auteur et qui, selon le même mécanisme de défense, se manifeste dans le passage suivant :

On peut, par contre comprendre l'embarras d'Amer. Il n'avait pas songé l'opinion publique et maintenant, il recule, il ne veut pas l'affronter crânement non! Ce n'est pas ce dépotoir public d'ordures formant une butte énorme précisément devant eux, ce n'est pas, non plus, cette pauvre rue informe, étroite, ravinée, boueuse, ce n'est pas la vue de ces choses qui le font rougir devant sa femme [...] ces fanges bleuâtres qui sortent en rigole des maisons, ces pâtés d'excréments qui pourrissent dans les recoins, ces murs à moitié écroulés et rapiécés de claies en roseaux, ces

⁷⁹ LAKAS, Pierre-Paul, « défense mécanisme de », Encyclopaedia Universalis, Paris, Encyclopaedia Universalis, 2013.

*gourbis minuscules, enfumés et malpropres, lui en veulent de dévoiler ainsi à une étrangère leur piteuse intimité.*⁸⁰

Au sein de l'histoire elle-même, on remarque clairement la quête d'Amer d'un équilibre entre son passé d'étranger en France et d'étranger dans son village, il le trouve peut-être dans son amour pour Chabha, la femme de son oncle, mais un amour sous forme d'« *un sentiment intermédiaire difficile à définir* »⁸¹. Amer ainsi est entraîné, non seulement de trahir son oncle, mais également son village, sa terre, et sa morale, beaucoup de questions s'imposent dès lors, et pour essayer de trouver des réponses, on va évoquer quelques hypothèses que nous jugeons justificatives des comportements d'Amer : d'abord le voyage prématuré du protagoniste en France « *la première année, il ne put travailler dans la mine. Il était trop jeune* »⁸². Il avait dépassé ses quatorze ans de quelques mois, un pareil âge n'est jamais bon ni pour travailler, ni même pour voyager (Jean Jacques Rousseau dans *Émile ou L'éducation* exclut tout voyage avant d'avoir dix-huit ans)⁸³. Ensuite, le terrible accident mortel qu'a subi Rabah dans la mine et dont Amer était témoin, une terrible scène pour un jeune garçon. Le narrateur décrit avec précision les détails de la mort de Rabah dans le passage suivant :

*À partir de ce moment, Amer perdit la tête. La même tache sombre reste dans sa conscience et sa mémoire. Il n'y a de net que le crâne ensanglanté de Rabah, une tête en bouillie aux mèches gluantes, un visage effroyable avec un gros caillot noir sur la bouche et le nez, et le globe de l'œil blanc, luisant, pris dans une petite mare qui baigne la joue. Voilà une image qu'il n'a réussi à chasser, qui a failli à le rendre fou.*⁸⁴

⁸⁰ FERAOUN, Mouloud, *la terre et sang*, Op. Cit., p. 09.

⁸¹ Ibid., p. 173.

⁸² Ibid., p. 55.

⁸³ Note de lecture.

⁸⁴ FERAOUN, Mouloud, *la terre et sang*, Op. Cit., p. 63.

Deux causes majeures nous ont paru être l'élément déclencheur des actes inconscients et non justifiés commis par Amer. Un autre élément pour en finir avec les causes probables des troubles que manifestait le comportement d'Amer est le mariage non équilibré (psychiquement) entre Amer, le jeune kabyle des Ait-Larbi, le fils unique de ses parents qui était toujours sensible à ce qu'on racontait sur lui « *Mais cela l'humiliait un peu de faire le ménage comme une fillette. Il songeait que la chose pouvait être sue de son père, là-bas. C'est ennuyeux* »⁸⁵, et sa femme Marie, la française qui n'était qu'une « *Mineure, sous de faux noms, menacée de prison pour avortement, ses amants n'avaient plus d'égards pour elle. Commençaient à l'exploiter [...] essuyant les verres et la vaisselle, au milieu des souteneurs, et des ivrognes avec son ventre qui grossissait et l'enlaidissait* »⁸⁶. Amer, malgré lui, avait toujours ce sentiment de ne plus être le mari d'une telle femme.

⁸⁵Ibid., p. 55.

⁸⁶Ibid., pp. 99.100.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Corpus

FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Enag, Alger, 2006.

Ouvrages de l'auteur

FERAOUN, Mouloud, *Journal 1959-1962*, Seuil, Lonrai, 2001.

FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Talantikit, Bejaia, 2003.

FERAOUN, Mouloud, *L'Anniversaire*, Enag, Alger, 2006.

Ouvrages

AKBAL, Mehenni, *les idées médiologiques chez Mouloud Feraoun*, Enag/ Dahlab, Alger, 2001.

BAUGNET, Lucy, *l'identité sociale*, Donod, Paris, 2001.

BENAMRANE, Djilali, *L'émigration algérienne en France (passé, présent, devenir)*, Sned, Alger, 1983.

DEJEUX, Jean, *littérature maghrébine de langue française*, Naaman, Québec.1980.

ELBAZ, Robert, MATHIEU-JOB, Martine, *Mouloud Feraoun ou l'émergence d'une littérature*, Karthala, Paris, 2001

Erik Erikson, *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Flammarion, Paris,

1972. GILLETTE, Alain, SAYAD, Abdelmalek, *L'immigration algérienne en France*, Entente, Paris, 1984.

HANOTEAU, Adolphe, LETOURNEUX, Aristide, *Les Coutumes, Kabyles*, Chalamel, Paris, 1869.

LEVI-SRTAUSS, Claude, *L'Identité*, Puf, Paris, 1977.

RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990.

SARTRE, Jean-Paul, *L'Existentialisme est un humanisme*, Gallimard, Folio/Essais, Paris, 1996.

STORA, Benjamin, *Ils venaient d'Algérie Ils venaient d'Algérie. L'immigration algérienne en France 1912-1992*, Fayard, Paris, 1992.

Articles, revues

AGERON, Charles-Robert, « L'immigration Maghrébine en France : un survol historique Vingtième Siècle », *Revue d'histoire*, septembre 1985, n° 7.

DUCHET, Claude, « Positions et perspectives », *Sociocritique*, Nathan, Paris, 1979.

DUCHET, Claude, « Une écriture de la socialité », *Poétique*, n° 16, 1973.

ROBIN, Régine, « Le dehors et le dedans du texte », *Discours social*, n° 1-2, vol.5, 1993.

TEMIME, Émile, « La politique française à l'égard de la migration algérienne : le poids de la colonisation », *Le Mouvement social*, septembre 1999, n°188.

Dictionnaires

Le CD-ROM du Grand Robert, version électronique du GRAND ROBERT de la langue française, version 2.0, 2005.

L'Encyclopaedia Universalis, Paris, Encyclopaedia Universalis, 2013.

Sites web

<http://lectures-revues.org/>.

<http://www.site.sociocritique-crist.org/>.

Thèses et mémoires

GUERROUF, Ghazali, *L'interculturalité dans La terre et le sang et Les chemins qui montent de Mouloud Feraoun hégémonie ou assimilation*, mémoire de Magistère, université Mohamed Khider, Biskra, 2009/2010.

MEZOUED, Adlene, *La représentation des identités sociales dans le roman algérien d'expression française « étude comparative » le cas de « Myriem dans les palmes » de Mohamed ould cheikh et « N'zid » de Malika Mekkedem*, mémoire de Master, université Mohammed Khider, 2012/2013.

CONCLUSION

A l'issue de ce modeste travail, nous estimons avoir approché le thème abordé le long des deux chapitres, en dépit de quelques problèmes liés à la disponibilité de la documentation nécessaire à ce sujet. Toutefois, notre travail n'est qu'une tentative de cerner le phénomène de l'émigration et de l'aventure identitaire et ses impacts sur notre société. Il n'est ainsi qu'une approche parmi d'autres et n'a pas pour prétention d'avoir épuisé tous les aspects de ce phénomène et que d'autres travaux de recherche viendront explorer d'autres pistes et jeter plus de lumière sur ce phénomène.

Notre travail est le produit d'une recherche basée, dans sa majorité, sur l'effet de l'émigration sur les perturbations identitaires. Dans le premier chapitre, et après avoir donné une courte présentation de l'auteur et du corpus, notre tâche était de clarifier l'historique de l'immigration algérienne en France, ensuite d'élucider les différents concepts liés au phénomène de l'immigration qui sont : l'identité (et ses différentes formes), l'altérité et le rapport identité /altérité, enfin nous avons conclu ce chapitre par une présentation de l'approche sociocritique qui va être utilisée dans le deuxième chapitre.

Pour mieux cerner notre sujet de recherche, notre deuxième chapitre avait comme éléments : une analyse sociocritique de la société présente dans *La terre et le sang*, ainsi que les relations entre ses membres dont fait partie le protagoniste Amer, l'émigré dont les actes malhonnêtes sont sous contrôle et critiques, des actes qui n'ont de qualificatif que celui de *troubles identitaires*, et qui nous ont obligé ainsi, pour les justifier, à faire appel à la psychanalyse de Freud.

En ce qui concerne la problématique sur l'immigration, perte ou préservation, les hypothèses et l'objectif, nous avons distingué pour la première (la problématique) deux points de vue opposés, le premier est lié à une immigration vue comme péché par la majorité de la société algérienne, ce qui se traduit impérativement par un rejet de ce phénomène, donc c'est le facteur idéologique qui est impliqué dans ce cas en niant tout impact à caractère constructif de l'immigration sur le processus identitaire chez les émigrés. Cependant, et à travers un recours à l'objectivité, émigrer dans un pays développé où la comparaison avec le nôtre ne devrait jamais avoir lieu est cognitivement

un facteur de modernité, de prospérité et de savoir, un point de vue en parfaite harmonie avec les propos feraouniens, des propos appelant ainsi à la fraternité et la cohabitation avec l'Autre, un Autre qui n'est autre que l'empire colonial qui, par opposition aux tendances assimilationnistes de Mouloud Feraoun, n'avait jamais l'idée de se fraterniser ou de cohabiter avec les Indigènes, selon ses propos et ses pratiques exercés en Algérie.

De ce fait, nos hypothèses évoquées ne sont ainsi qu'infirmées car, d'une part, un long chemin d'émigration n'a jamais été (selon le déroulement des événements de l'histoire dans *La terre et le sang*) un facteur transmetteur de savoir acquis durant la période d'émigration et n'a par conséquent participer aucunement à la préservation identitaire. D'autre part, un enfermement sur soi, en préservant ses traditions et ses coutumes est, mille fois, mieux qu'une ouverture occidentale atroce.

Pour conclure, les avantages et les inconvénients du processus migratoire sont deux faces inséparables évoluant en parallèle. D'une part, personne ne peut nier l'apport civique et surtout matériel (dans le cas du pauvre village d'*Ighil-Nezman*) d'une émigration dans un pays intellectuellement et économiquement très avancé, mais d'autre part, tous ces apports cités sont ruinés par la suite par les comportements fortement étranges (adultères...) pour la société d'origine (à l'image d'Amer et Dahbia), et qui n'ont de conséquence que de détruire ces sociétés dites conservatrices et à travers celles-ci détruire toute une nation.